

CH. LUCIETO

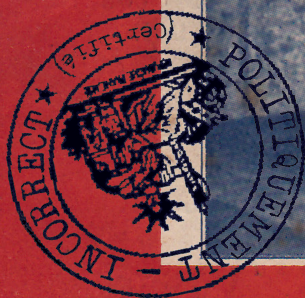
Prix: 1^f50

Les Coulisses de l'Espionnage International

LES MERVEILLEUX EXPLOITS DE JAMES NOBODY



L'Autel des Ancêtres à Edfou.



Chaque fascicule contient un récit complet

LE SECRET DU FELLAH

N° 12



Octobre 1929

THE SAVOISIEN

ÉDITIONS LA VIGIE

CHARLES LUCIETO

Les Couloisses de l'espionnage International

LES MERVEILLEUX EXPLOITS DE JAMES NOBODY

Collection complète :

- N° 1. — Un Drame au War-Office.
- N° 2. — Le Courrier du Tzar.
- N° 3. — Au Pays de l'Épouvante.
- N° 4. — La Louve du Cap Spartiventi.
- N° 5. — La Momie sanglante.
- N° 6. — Les Compagnons du Désespoir.
- N° 7. — Les Mystères de la Sainte-Vehme.
- N° 8. — La Fin tragique d'un Espion.
- N° 9. — L'Effroyable Drame de Malhem.
- N° 10. — Les Vengeurs d'Isis.
- N° 11. — Un Drame au Quartier général du Kaiser.
- N° 12. — Le Secret du Fellah.

Chaque fascicule vendu 1 fr. 50, contient un récit complet.

On s'abonne chez tous les dépositaires des *Messageries Hachette*
et aux Éditions "*La Vigie*" 36, boulevard Saint-Germain, Paris.

Un an (12 numéros) **15** francs.

Six mois (6 numéros) **8** francs.

Toutes les recensions où rééditions numériques

de LENCULUS sont gratuites, et ne peuvent faire l'objet d'aucun profit.

On retrouvera toutes ses publications sur le site [http ://the-savoisien.com/](http://the-savoisien.com/)

CH. LUCIETO
Les Couloises de l'Espionnage International

Les merveilleux exploits
de
James Nobody

COPYRIGHT BY « ÉDITIONS LA VIGIE », PARIS.

Tous droits de reproduction de traduction et d'adaptation réservés pour tous pays, y compris la Suède, la Norvège et l'U.R.S.S.
Vente exclusive pour la France, ses colonies et pays d'occupation réservée aux « Messageries Hachette » 111, rue Réaumur, Paris.

LE SECRET DU FELLAH

I

**Où James Nobody
est chargé à une bien singulière mission.**

Soucieux, les sourcils froncés et les traits crispés par la colère, le Maréchal Lord Addendy, Haut Commissaire du Gouvernement britannique en Égypte, jeta un long coup d'œil sur cette île de verdure qu'est Ismaïlia et qui, à mi-chemin de Port-Saïd et de Suez, aux confins imprécis de la Civilisation et de la Barbarie, semble lancer au désert, dont les sables calcinés houlent à l'horizon, un perpétuel défi.

Ici, en effet, tout scintille et tout resplendit. Là, tout n'est que silence et que mort...

Tapie au milieu de ses palmiers et de ses fleurs, qu'arrose à profusion, après avoir traversé le pays de Gessen, de biblique mémoire, l'eau du Nil, Ismaïlia, capitale de cette région si spéciale qu'on appelle le « Canal », abrite tout un monde d'ingénieurs, de contremaîtres et d'ouvriers, dont la seule raison d'être est d'entretenir et d'exploiter la grande et magnifique voie d'eau, qui raccourcit de moitié le trajet entre l'Europe et l'Asie.

De tout temps, les hommes avaient rêvé de faire communiquer entre elles ces deux mers que sont la Méditerranée et l'Océan Indien, mais, tant que n'intervint pas ce grand Français qu'était Charles de Lesseps, cette idée demeura à l'état de projet.

En effet, l'Égyptien Néko, qui vivait 600 ans

avant Jésus-Christ, tenta le premier de réaliser le canal Nil—Mer Rouge. Puis, en 1671, ce fut au tour de Leibnitz d'intervenir. Chacun connaît le projet qu'il soumit à Louis XIV, et qui comportait le percement de l'isthme de Suez.

Enfin, vint Bonaparte, qui confia à l'ingénieur Lepère le soin de relier les deux mers. Mais Lepère se trompa à ce point dans ses calculs, qu'il fallut renoncer à les réaliser.

C'est en 1854 seulement que, après dix-huit ans d'études sur le terrain, Charles de Lesseps présentait au Khédive un plan rationnel qui fut adopté deux ans plus tard.

Ainsi que le dit René Vaulande dans l'admirable série d'articles qu'il vient de consacrer à l'Égypte, dans le *Journal*, « ce coup de pioche dans l'isthme allait avoir un retentissement politique immédiat.

« De tout son pouvoir, Lord Palmerston s'opposa à l'ouverture de cette voie qui allait dévier le sens traditionnel des courants commerciaux et stratégiques, et poser, sous un jour tout nouveau, la question méditerranéenne.

« Vaines manœuvres !

« Bientôt, il ne resta plus à l'Angleterre qu'à s'adapter à la situation de fait... et à en tirer parti.

« L'achat par elle des 177.000 actions du Khédive, et son occupation de l'Égypte, firent de ce canal tellement honni un des boulevards les plus jalousement gardés de la puissance britannique. »

Et c'est profondément vrai, car abandonner le canal équivaldrait pour l'Angleterre à renoncer

à son immense empire colonial d'Asie que, tapis dans l'ombre, mais ne dissimulant nullement leurs convoitises, guettent les Soviets.

Le vieux maréchal hochait tristement la tête et, se tournant vers James Nobody qui, enfoncé dans sa chaise à bascule, et tout en fumant sa pipe, ne le quittait pas des yeux, il lui dit :

— Si, comme nous, ces damnés travaillistes comprenaient l'importance vitale qu'à, pour nous, Anglais, le canal, ils se garderaient bien d'évacuer l'Égypte.

Et lui montrant au loin le lac Timsah que traversaient en ligne de file, bateaux de commerce et navires de guerre, il ajouta, amer :

— Voyez plutôt ! Qu'advient-il de nous, quand l'Égypte sera indépendante ? Ne pourra-t-elle pas à son gré, quand elle le voudra et comme elle le voudra, bloquer le passage ? Le grand détective eut un sourire et, quittant son siège, familièrement, il vint s'accouder à la rambarde auprès du maréchal.

— Bah ! répondit-il ; nous n'en sommes pas rendus là. Dieu merci ! La toute récente histoire est là pour nous prouver ce qu'il convient de penser des accords et des traités conclus entre les puissances.

« Et puis, qui nous prouve que Mohamed Mahmoud pacha a réussi à convaincre Ramsay MacDonald de la légitimité de ses revendications ?

Le vieux soldat tressaillit :

Puis, lentement, il répondit :

— Hélas ! Mohamed Mahmoud pacha a réussi là où ses prédécesseurs avaient échoué.

Cette fois, ce fut au tour de James Nobody de tressaillir...

— Vous dites ? s'exclama-t-il...

— Je dis, répondit le Haut Commissaire, que, depuis hier, l'Égypte est libre et indépendante...

Lugubre, la phrase tinta comme un glas... Et, avant que James Nobody, stupéfait, ait eu le temps de placer un mot, il poursuivit :

« Pressé d'obtenir des réalisations dans le domaine de la politique extérieure, le Cabinet travailliste a publié, hier, à Londres⁽¹⁾, le texte des notes échangées par M. Henderson et le premier ministre d'Égypte.

« En analysant ces notes, j'en suis arrivé à constater que, cette fois, et contrairement à ce qui s'est

passé en 1924, l'Angleterre reconnaît la souveraineté pleine et entière de l'Égypte.

« Il est vrai que, en échange, l'Égypte a conclu une alliance avec nous et qu'elle nous accorde certains privilèges, entre autres ceux de maintenir des troupes britanniques à proximité du canal de Suez et de fournir des instructeurs à l'armée égyptienne.

« Mais, ainsi que vous le disiez tout à l'heure, que valent les traités ? »

— Ils ne valent, évidemment, répondit, perplexe, le grand détective, que par ce que valent leurs auteurs.

— Parbleu ! s'exclama Lord Addendy. C'est pourquoi vous me voyez si profondément troublé. Et, si je vous ai demandé de venir me rejoindre à bord de mon yacht, ce n'est pas tant pour vous demander d'éclaircir le mystère qui entoure l'inquiétante disparition de Miss Arabella Folstrop, mais aussi pour nous concerter en vue des mesures à prendre pour parer autant que possible aux inconvénients de toute nature qui vont résulter de la mise en application du nouveau traité d'alliance.

Pensif, James Nobody réfléchit longuement...

Et, soudain, se tournant vers le maréchal, il lui demanda :

— Que dit ce traité ? Ou, si vous le préférez, quel en est le texte ?

Le Haut Commissaire prit dans son portefeuille un document qu'il tendit à James Nobody, tout en lui disant :

— Ce texte, le voici. Je ne sais rien de plus déshonorant pour la vieille Angleterre.

James Nobody prit le document et, minutieusement, il l'analysa.

En voici les clauses, qui stipulaient :

- 1°. La fin de l'occupation militaire de l'Égypte par les troupes britanniques ;
- 2°. La conclusion d'une alliance destinée et consacrer l'amitié, l'entente cordiale et les bonnes relations entre les deux pays ;
- 3°. L'Angleterre soutiendra la candidature de l'Égypte à la S. D. N. ;
- 4°. Une entente au sujet des arbitrages et conflits possibles avec les diverses puissances ;
- 5°. Les signataires s'engagent à ne pas conclure avec une tierce puissance d'accord préjudiciable aux intérêts de l'autre partie et à ne pas adopter de politique étrangère contraire à ces intérêts ;
- 6°. Le Gouvernement égyptien assurera la sécu-

rité des étrangers et de leurs biens en Égypte ;

7°. *Un traité d'alliance défensive au cas où les dispositions du paragraphe 4 ne pourraient jouer ;*

8°. *L'instruction militaire de l'armée égyptienne ne sera confiée qu'à des sujets britanniques ;*

9°. *La protection du canal de Suez sera assurée par des troupes britanniques ;*

10. *Lorsqu'il sera nécessaire d'avoir recours aux services de fonctionnaires étrangers, le Gouvernement égyptien engagera de préférence des sujets britanniques ;*

11°. *Le Gouvernement anglais s'efforcera d'amener les puissances capitulaires à renoncer à leurs droits et d'accepter la juridiction des tribunaux mixtes ;*

12°. *Les ambassadeurs seront nommés respectivement à Londres et au Caire ;*

13°. *Le statut du Soudan sera celui qui a été prévu par les conventions de 1899 ;*

14°. *Le traité envisagé ne doit porter atteinte uni aux droits, ni aux obligations des deux pays découlant du covenant de la S. D. N. et du pacte Kellogg ;*

15°. *Les divergences d'interprétation du traité seront réglées suivant les termes du covenant dans le cas où les négociations directes n'aboutiraient pas ;*

16°. *La validité du traité sera de vingt-cinq années. Au bout de vingt-cinq ans, il pourra être «reconsidéré».*

Quand il en fut arrivé là, il redressa la tête et, s'adressant au maréchal, il lui demanda :

— Que veut dire, en langage diplomatique, le mot «reconsidéré» ?

— En l'espèce, répondit le maréchal, cela veut dire que, dans vingt-cinq ans, on examinera de nouveau le traité afin de le remanier si on le juge utile. ,

— Bien ! fit simplement le grand détective, qui se replongea dans sa lecture.

Les notes complémentaires annexées au traité qui précède, stipulaient que :

a). *L'Égypte accepte de faire construire des casernes pour les troupes britanniques le long du canal de Suez ;*

b). *La Grande-Bretagne est prête à fournir à l'Égypte une mission militaire ;*

c). *Si les officiers égyptiens doivent être entraînés*

à l'étranger, ils le seront en Grande-Bretagne ;

d). *Pendant la durée de la réforme intérieure de l'Égypte, le gouvernement du Caire acceptera les services des citoyens britanniques comme conseillers financiers et judiciaires.*

Le grand détective parcourut une seconde fois le document et, silencieusement, le rendit au Haut Commissaire.

— Eh bien ! Qu'en pensez-vous ? lui demanda ce dernier, dont l'anxiété était visible...

James Nobody eut une moue expressive et, nettement, répondit :

— Mon Dieu ! Je pense qu'il n'y a pas lieu de trop s'alarmer pour le moment.

« Tout d'abord, — et c'est là l'essentiel, — le statut du Soudan n'est pas modifié. Or, qui tient le Soudan, tient l'Égypte.

« Ensuite, le traité ne pourra entrer en vigueur avant trois mois au plus tôt, et il faudra au moins deux ans pour que soit terminé le transfert des troupes britanniques stationnées en Égypte dans la zone du canal.

« Or, il est bien certain, à en juger par le train dont vont les choses, que, dans deux ans d'ici, grâce à Snowden, à Henderson et à Mac Donald, le Cabinet travailliste sera passé à l'état de légende.

« De plus, ni au Caire, où les appétits sont grands, ni à Londres, où, tout de même, les Conservateurs ont leur mot à dire, la ratification de ce traité n'ira toute seule.

« De même qu'ils ont exigé de nous leur propre indépendance, les nationalistes égyptiens exigeront l'indépendance du Soudan, dont la possession est vitale pour eux.

« Ils savent fort bien que, à la moindre friction entre l'Angleterre et l'Égypte, rien ne nous serait plus facile que d'assécher le Nil.

« Or, sans eau, que feraient-ils ? »

— C'est juste ! fit le Haut Commissaire, rasséréné. Et je ne suis pas éloigné de partager votre optimisme.

Cet optimisme, hélas ! ne dura guère.

En effet, à peine Lord Addendy avait-il fini de parler, que l'un de ses officiers d'ordonnance venait le rejoindre sur la passerelle.

— Monsieur le Maréchal, lui, déclara-t-il, l'opérateur de la T. S. F. vient de capter la proclamation que Mohamed Mahmoud pacha vient d'adresser au peuple égyptien.

— Déjà ! s'exclama le vieux soldat. En voilà un

qui ne perd pas son temps au moins ! Et, que dit cette proclamation ?

L'officier qui, tandis que l'opérateur la traduisait à haute voix, l'avait sténographiée, la lut aussitôt.

Elle était ainsi conçue :

« Je suis heureux d'annoncer qu'après de longues et difficiles négociations, j'ai réussi à obtenir des propositions pour le règlement des relations entre l'Égypte et l'Angleterre sur une base d'entente amicale et mutuelle. »

« Au cours de ces négociations, je n'ai pas manqué d'insister avec toute l'énergie possible sur les aspirations et les espérances de l'Égypte et j'ai constaté que le Gouvernement britannique désirait sincèrement répondre à ces aspirations, tant qu'elles demeureront compatibles avec les intentions anglaises relatives à la protection du canal de Suez et certains autres intérêts britanniques. »

« J'espère ardemment que ces propositions qui seront portées en détail à la connaissance du peuple égyptien en temps opportun, seront examinées, sans considération d'opinion ou de croyances, par tous les Égyptiens patriotes et aimant leur pays. »

« Je pense, et ma croyance est partagée en cela, par le Gouvernement britannique, qu'un traité renfermant lesdites propositions consolidera l'amitié anglo-égyptienne et permettra aux deux pays de coopérer dans l'exécution de leurs obligations internationales pour le maintien de la paix mondiale. »

« Je demande donc à tous les patriotes égyptiens de ne permettre qu'aucune opinion ou idée de parti empêche l'Égypte d'atteindre sa véritable position comme nation souveraine indépendante. »

De nouveau, Lord Addendy hocha la tête...

— *Ce bloc enfariné ne me dit rien qui vaille, déclara-t-il, toute son anxiété soudain revenue ; car, il est bien évident que ce rusé renard qu'est Mohamed Mahmoud pacha, ne manifesterait pas ainsi sa joie, s'il n'avait quelque idée de derrière la tête.*

Et, s'adressant à James Nobody, il ajouta :

— *C'est cette idée que je vous charge de découvrir, car, de toute évidence, la situation politique de demain sera fonction de sa mise en application.*

— Diable ! déclara le grand détective en se tournant vers lui, vous me demandez là de faire l'im-

possible. Je ne puis, en effet, m'occuper à la fois de rechercher Miss Arabella Folstomp et de déduire de son attitude et de ses actes, ce, que pense le premier ministre d'Égypte.

« Je ne possède ni le don d'ubiquité ni le don de double vue. D'ailleurs, je n'ai jamais chassé deux lièvres à la fois, et... »

D'un geste courtois, mais ferme, le maréchal l'interrompit et, après avoir renvoyé son officier d'ordonnance, il répondit au grand détective :

— *C'est précisément parce que ces deux affaires sont connexes, que je vous demande de vous en occuper.*

James Nobody le regarda, ahuri...

— *En quoi ces deux affaires sont-elles connexes ? Et, dois-je donc attribuer à Mohamed Mahmoud pacha l'enlèvement de cette jeune fille ?*

— Encore que cela soit possible, déclara le maréchal, je n'en crois rien pour le moment. *Je crois, par contre, que le « Wafd » est à la base de cette affaire et que c'est lui qui l'a menée de bout en bout.* En ce cas, ce serait catastrophique...

— Pourquoi cela ?

— *Parce que,* répondit Lord Addendy angoissé, *Miss Arabella Folstomp, laquelle n'était autre que la plus active et la plus intelligente de mes... subordonnées, ayant réussi à s'affilier au Wafd, celui-ci ne lui pardonnera pas d'être entrée en relations, — ET, EN CELA, ELLE NE FAISAIT QUE SE CONFORMER A MES ORDRES, — avec Mohamed Mahmoud pacha, dont, il est l'irréductible adversaire.*

— Que craignez-vous donc ? demanda vivement James Nobody.

Lord Addendy, après avoir jeté un coup à œil soupçonneux autour de soi, répondit à voix basse :

— *Je crains que le « COUPEUR DE TÊTES » ne soit passé par là...*

Du coup, James Nobody sursauta...

— Le « coupeur de têtes » ! s'exclama-t-il, angoissé. Quel est-il, celui-là ?

Se penchant alors vers lui, le Haut Commissaire répondit :

— *Je vous saurais un gré infini de me l'apprendre...*

Et, plus bas encore, il ajouta :

— *Car, celui-là, il sait tout, il voit tout et, quoi qu'il ait fait ma police pour le capturer, il demeure l'« INSAISSABLE »...*

James Nobody haussa assez irrespectueusement les épaules et, posant son regard sur le Maréchal,

il lui demanda :

— *Me chargez-vous de l'arrêter ?*

— *Non seulement je vous en charge, répondit vivement Lord Addendy, mais je vous supplie de m'en débarrasser.*

Cela fut dit sur un tel ton que James Nobody comprit que l'affaire était sérieuse.

— *Oh ! oh ! s'exclama-t-il, ce... monsieur est-il donc si redoutable que cela ?*

Le Maréchal eut un sourire d'une tristesse infinie et, lentement, répondit :

— Un détail vous fixera à cet égard : *depuis trois mois, le « coupeur de têtes » a assassiné dix-huit personnes qui, toutes, peu ou prou, s'étaient occupées de lui...*

— Et, on n'a jamais pu l'identifier ! s'exclama James Nobody, indigné.

— *Jamais !*

— *Eh bien ! déclara solennellement le grand détective, je vous donne ma parole que, moi, je l'identifierai.*

« *Bien mieux ! Dès maintenant, je, prends l'affaire en mains, et je jure Dieu, qu'il aura ma peau ou que j'aurai la sienne !...* »

Ainsi qu'on va le voir, ce n'était pas là une vaine menace...

II

Où James Nobody se met à l'œuvre.

Que faisait donc en Égypte le grand détective, pour qu'il ait pu répondre aussi vite à l'appel que lui avait lancé Lord Addendy ?

Il se reposait, tout simplement !

Mais le repos, si mérité et si nécessaire soit-il, ne plaît guère à certains hommes qui, considérant le travail comme un devoir, tiennent le repos pour du temps perdu.

James Nobody était de ceux-là.

C'est pourquoi il décida, ne sachant comment employer son temps, à étudier sur place le problème si complexe des rapports anglo-égyptiens.

Encore qu'il apparaisse d'une simplicité extrême, rien n'est plus complexe en réalité que cet angoissant problème qui met constamment aux prises l'opresseur et les opprimés et de la solu-

tion duquel dépend uniquement l'indépendance totale de l'Égypte ou son asservissement définitif.

Approfondir en quelques jours un tel état de chose n'est point si facile qu'on le pense ; car, non seulement il faut se méfier des impressions premières, mais, par surcroît, il faut toucher, dans un minimum de temps, un grand nombre d'individus, dont, fatalement, les avis sont partagés et diffèrent totalement, les faire parler le plus possible, flairer les imposteurs, les ignorants ou les partisans de l'une ou de l'autre thèse, compartimenter les questions afin de les mieux sérier ; enfin, compléter son enquête par l'examen impartial des faits acquis, partant indiscutables.

C'est pourquoi, laissant de côté tout ce qui fait le charme de l'Égypte : l'antiquité, le mystère des hypogées, les corps momifiés étroitement entravés par leurs bandelettes, Toutankamon et les énormes richesses découvertes dans son tombeau, mille autres choses, enfin, James Nobody se plongea résolument dans l'analyse de cette politique voulue par le « Colonial Office » et qui, par suite des fautes commises et des iniquités voulues par les dirigeants britanniques, en est actuellement arrivée à un tournant aussi décisif que dangereux pour la paix du monde.

Grâce à son esprit d'analyse et à ses méthodes de déduction, le grand détective eut tôt fait de placer en pleine clarté et dans leur véritable relief, les incidents qui, à différentes reprises, ensanglantèrent l'Égypte.

De même que tous les Anglais, il savait que, dès la déclaration de guerre, en août 1914, l'Angleterre, arrachant l'Égypte à la suzeraineté de la Sublime Porte, avait proclamé son protectorat sur elle.

Mais, ce qu'il ignorait en partie, c'était pourquoi, malgré les promesses faites par l'Angleterre à l'Égypte, pour la remercier du concours sans limites qu'elle lui avait accordé au cours de la guerre et qui s'avéra total, le peuple égyptien n'avait pas encore obtenu son indépendance.

Qu'était donc devenue la célèbre formule du président Wilson, que l'Angleterre avait faite sienne, et qui proclamait que les peuples avaient le droit de disposer d'eux-mêmes ?...

Ce qu'elle était devenue ?

Elle avait été abrogée par une « déclaration » et par un « statut ».

Tout simplement...

Ce statut avait pour base la déclaration du 22 février 1922, laquelle, formulée par le Gouvernement britannique d'alors, avait le grave défaut aux yeux des Égyptiens d'être unilatérale, et que, cela étant, ils considéraient comme attentatoire à leur liberté.

En gros, l'Angleterre faisait cinq concessions desquelles elle exigeait pour contre-partie quatre réserves.

Elle supprimait le protectorat. Elle ne s'opposait pas au rétablissement d'un ministère des Affaires étrangères. Elle acceptait l'institution d'un Parlement. Elle admettait l'Égypte comme État souverain et indépendant, — étant entendu qu'elle envisage parfois la souveraineté et l'indépendance sous un jour un peu spécial. Elle supprimait la loi martiale.

En retour, elle conservait à sa discrétion les problèmes touchant à la sécurité des communications de l'Empire. Elle s'engageait à défendre l'Égypte contre une intervention étrangère — sans que les Égyptiens aient la moindre illusion à se faire sur le désintéressement d'un tel engagement. Elle prenait la responsabilité de la surveillance des intérêts étrangers. Enfin et surtout, elle s'installait aux sources du Nil, c'est-à-dire aux sources de vie du pays.

Point important : elle insinuait en termes vagues que ces « réserves » pourraient, par la suite, faire l'objet d'un accord entre les deux pays. C'était une promesse du bout des lèvres. Mais autour de cette promesse qui éveilla tant d'espérances, toute la politique anglo-égyptienne a tourné pendant sept ans, parfois dans le calme, parfois aussi dans des cyclones et avec du sang.

Ainsi qu'on le voit, l'Égypte, en escomptant les promesses faites pendant la guerre par ses agresseurs, avait fait un marché de dupe...

Voyons les faits, maintenant :

Le 15 mars 1922, le roi Fouad assume le titre de roi et de majesté.

Le 30 avril 1923, l'Égypte proclame sa Constitution en 170 articles, sur le principe de la séparation des pouvoirs, de la représentation parlementaire, de la responsabilité ministérielle devant la Chambre des Députés, du suffrage universel.

Le 12 janvier 1924, la première Chambre des Députés est élue, amenant le triomphe du parti *wafd* ou parti de l'intransigeance, fondé par le cé-

lèbre leader Zaghoul pacha, qui devient président du Conseil.

Dès lors, entre l'Angleterre et l'Égypte, la lutte commence...

En pleine Chambre des Députés, au Caire, Zaghoul pacha déclare que le Soudan, terre égyptienne depuis les Pharaons, appartient à la vieille Égypte ; ce à quoi, en pleine Chambre des Communes, à Londres, Mac Donald répond que le même Soudan appartient, de par la force des baïonnettes britanniques, à la jeune Angleterre.

Les deux hommes se rencontrent à Londres...

En vain.

Leurs conceptions diffèrent à ce point qu'il leur apparaît impossible de les rapprocher.

Zaghoul pacha, outré de tant de mauvaise foi, rentre au Caire, furieux...

Que se passa-t-il exactement entre les chefs du Wafd et lui ?

Nul ne le saura jamais sans doute....

Toujours est-il que le 18 novembre 1924, le sirdar, Sir Lee Stack, commandant en chef des troupes anglo-égyptiennes stationnées au Soudan, tombait, de même que Kléber autrefois, sous le poignard d'un fanatique.

Il en résulta que la flotte anglaise bloqua aussitôt Alexandrie, tandis que les autorités britanniques s'emparaient des douanes, exigeaient le rappel des soldats égyptiens campés au Soudan et incarcérait, à tort ou à raison, tous les Égyptiens partisans du Wafd.

C'est de ce moment que, humiliée et asservie, l'Égypte entra dans la voie douloureuse des attentats.

Successivement, Zummer pacha, Adly pacha et Saroit pacha, qui avaient consenti à former des groupements, s'effondrèrent sous les huées des fellahs.

Successivement, deux Chambres furent dissoutes parce que leurs votes déplurent aux « wafddistes ».

Mais, Mahomed Mahmoud pacha était intervenu qui, après avoir assumé la dictature et dissout une fois de plus le Parlement, avait déclaré au peuple qu'il se chargeait d'amener à résipiscence les Anglais.

Les choses en étaient là...

Aussi, James Nobody, dont l'enquête était terminée, s'ennuyait-il prodigieusement au Caire où il ne savait plus que faire, quand le télégramme de Lord Addendy vint le tirer d'affaire.

— A la bonne heure ! s'exclama-t-il, gaiement. Je commençais à m'ennuyer sérieusement. Ce n'est pas une vie que de ne rien faire.

Et, bouclant ses valises, il partit pour Ismaïlia, où le Haut Commissaire faisait une tournée d'inspection.

Quand il sut que la mission politique que lui confiait Lord Addendy se doublait à une affaire criminelle, le grand détective ne se tint pas de joie.

Mais quand il apprit qu'il allait avoir à lutter contre cet être aussi redoutable que mystérieux qu'était le « coupeur de têtes », il exulta.

Aussi, dès qu'il eut reçu des mains du Maréchal les pleins pouvoirs qu'il sollicita de lui, et qui lui étaient indispensables pour mener son enquête à bien, se mit-il résolument à l'ouvrage.

Partant aussitôt pour Le Caire où se trouvent les services de la police criminelle, il réquisitionna un bureau et s'y installa en compagnie de ses deux secrétaires et amis, Bob Harvey et Harry Smith qui, on le sait, ne le quittaient jamais, même quand le grand détective effectuait un voyage d'agrément.

Ces trois hommes, en effet, offraient ceci de remarquable, — et cela suffisait d'expliquer les retentissants succès qu'ils avaient obtenus jusqu'ici, — qu'ils se complétaient admirablement, et que, en tout et pour tout, ils avaient la même façon de voir, de comprendre et de « travailler ».

A eux trois ils formaient un bloc homogène, sans lézarde aucune, et que tous ceux qui s'y étaient essayés n'avaient pu réussir d'entamer.

Tout d'abord, avant que de pousser, plus avant, James Nobody se fit communiquer les dossiers concernant les dix-huit crimes commis par le « coupeur de têtes », et il eut tôt fait de constater que chacun de ces crimes avait précédé ou suivi l'arrestation de l'un quelconque des membres du « Wafd ».

Bien mieux ! Chaque fois qu'un crime devait être commis, le mystérieux meurtrier prévenait la victime sur laquelle il avait jeté son dévolu, en lui adressant un avis dactylographié, dont le texte ainsi conçu était toujours le même :

PARTI DU PEUPLE

Commission exécutive
des groupes de combat.

SECTION D'EXÉCUTION

L'un des nôtres ayant été arrêté et emprisonné injustement, nous avons le regret de vous informer que de légitimes représailles seront exercées contre votre personne.

Vous subirez un traitement identique à celui qu'il subira lui-même.

Considéré comme otage, vous mourrez si lui-même est condamné à mort.

« LE COUPEUR DE TÊTES. »

Les dossiers qu'examina James Nobody ne contenaient que trois de ces avis.

Les autres avaient disparu.

Mais le grand détective n'en conclut pas moins que les trois avis qu'il avait en sa possession avaient été « tapés » sur la même machine à écrire et provenaient du même auteur.

Les F et les Y ; notamment, étaient usés et ne donnaient qu'une empreinte imparfaite ; quant au T, il était absent, et là où il manquait dans le texte, on l'avait remplacé par un T dessiné au crayon chimique.

Pour tous les crimes on avait institué une procédure identique.

Tout d'abord, on avait interrogé les chefs du Wafd, qui avaient juré n'être pour rien dans cette affaire, et qui, sous la foi du serment, avaient déclaré tout ignorer du meurtrier.

Après quoi, on avait simultanément perquisitionné chez eux et au siège du Wafd.

Mais, en aucun cas, on n'avait obtenu de résultats, et il avait bien fallu classer les dossiers.

Perplexe, James Nobody examina l'affaire sous tous ses angles, et il en vint à penser que s'il pouvait découvrir la machine d'écrire sur laquelle, avaient été dactylographiés les avis, en admettant même que celui à qui elle appartenait ne fût pas l'auteur de ces crimes atroces, par lui, il parviendrait fatalement au coupable.

S'adressant alors à Bob Harvey, il lui dicta la note que voici, et qui fut dactylographiée sur une feuille de papier à lettre à l'en-tête du Haut Commissariat :

« D'ordre de Son Excellence le Haut Commissaire, Maréchal Lord Addendy, MM. les commerçants, en résidence DANS LA ZONE DU CANAL sont invités à envoyer d'urgence à la Résidence la liste de leurs employés. »

« MM. les propriétaires d'hôtels et d'apparte-

ments meublés sont également priés d'envoyer à la Résidence, en même temps que la liste de leur personnel, la liste des gens qui habitent ou ont pris pension chez eux.

«Autant que possible, ces listes devront être dactylographiées, de manière à faciliter le travail des statisticiens, qui ont tout autre chose à faire que de déchiffrer des écritures manuscrites illisibles.

«Les contrevenants sont informés qu'ils seront frappés à une amende de cinquante livres égyptiennes, s'ils n'ont pas fourni dans les quarante-huit heures qui suivront, la liste demandée ci-dessus, ou, si l'ayant fournie, elle est illisible.»

— Bon Dieu ! fit, en souriant, Bob Harvey, voilà qui va produire un certain remue-ménage chez les gens visés par cette note. Elle est destinée à la presse, n'est-il pas vrai ?

— Naturellement ! répondit le grand détective. Vous allez vous rendre tous deux dans les différents journaux de la ville, et vous insisterez pour que cette note paraisse pendant quarante-huit heures et dans toutes les éditions de chaque journal.

Puis, jovial, il ajouta :

— C'est bien le diable, si dans tout le fatras qui va nous parvenir, nous n'arrivons pas à identifier la machine suspecte.

«En tout cas, cela nous permettra de faire une première sélection.

«La seconde, nous l'obtiendrons « en bouclant » les contrevenants.

«Ensuite, s'il le faut, nous passerons en revue toutes les machines utilisées par les administrations de l'État.

«Mais, j'espère que nous n'aurons pas à en arriver là et que, dès le début, nous obtiendrons le résultat recherché...»

Et, tandis que ses deux collaborateurs s'en allaient porter la note aux journaux, James Nobody se rendit chez le colonel Sir George Robinson, chef de la police de sûreté du Caire, auquel il fit part de sa découverte et demanda si ses agents, lors des enquêtes précédentes, s'étaient aperçus des anomalies que présentait la machine employée par le mystérieux bandit.

Consterné, — car il s'agissait là d'une faute professionnelle d'une extrême gravité, — Sir George Robinson répondit que, ni lui, ni ses agents n'avaient remarqué ce détail.

— Mais, s'empressa-t-il d'ajouter, nous allons immédiatement faire le nécessaire pour réparer la faute commise par nous.

C'est alors que James Nobody lui soumit le texte de la note adressée aux journaux.

Le haut fonctionnaire l'a lut avec attention et, après avoir félicité le grand détective, lui déclara :

— Il est fort possible que nous recevions sous peu des nouvelles du « coupeur de têtes », car, faisant état d'une dénonciation anonyme, j'ai donné des instructions pour que, aujourd'hui même, on arrête un nommé Ali ben Moussah, qui, à en croire l'auteur de la dénonciation, ne serait autre que l'un des agents chargés d'assurer la liaison entre les rebelles égyptiens et les dissidents soudanais.

— Oh ! oh ! s'exclama James Nobody que cette nouvelle intéressa vivement ; vous êtes sûr de cela ?

— Sûr, serait beaucoup dire ! répondit le colonel. Toujours est-il que de l'enquête préliminaire, il semble bien résulter que cet individu, qui tient place Méhemet Ali un magasin de cotonnades assez bien achalandé, est toujours par monts et par vaux, sous le prétexte de placer ses produits.

«D'autre part, la brigade politique, qui le « tient à l'œil », m'a signalé que, à maintes reprises, et tout récemment encore, il a tenu en public des propos subversifs, qui sont de nature à nous faire penser que Ali ben Moussah doit, être classé, non parmi les rationalistes égyptiens qu'il tient, — tout en les servant, — pour incapables de susciter la moindre révolte, mais bien parmi les anarchistes.

— Serait-il partisan de l'action directe ? insista James Nobody.

— Je pense bien ! s'écria le colonel. Il a même, dernièrement, dans un café du quartier arabe, fait une apologie vibrante de Lénine, ce qui lui a valu d'être placé immédiatement sous la surveillance de la brigade politique, qui le tient pour un propagandiste redoutable.

— Pourquoi, dans ce cas, demanda le grand détective, est-il encore en liberté ?

Parce que avant que d'en arriver à cette extrémité, nous avons voulu savoir quelles étaient ses fréquentations.

— Et alors ?

— Alors, nous nous sommes rendu compte qu'il n'entretenait aucune relation avec les gens inscrits au parti communiste. Par contre, il fréquentait avec assiduité les éléments extrémistes

de gauche du Wafd, c'est-à-dire ces individus qui mettent leurs espoirs, non dans une évolution pacifique des idées qu'ils préconisent, mais dans une révolution sanglante :

— *By Jove !* s'exclama James Nobody ; s'il en est ainsi, il n'est que temps, en effet, de le mettre sous les verrous.

Et, après avoir réfléchi un moment, il poursuivit :

— Quand comptez-vous l'arrêter ? Sir George Robinson consulta sa montre et, se tournant vers James Nobody, déclara :

— Si mes instructions ont été suivies à la lettre, ce doit être chose faite à l'heure actuelle.

— On va l'amener ici ; sans doute ?

— Très certainement, car je compte procéder moi-même à son interrogatoire.

— Pourrais-je y assister ?

— J'allais vous en prier !

Puis, prenant sur son bureau un dossier copieusement garni, Sir George Robinson ajouta, tout en le tendant à James Nobody.

— Sans doute, vous sera-t-il agréable, mon cher collègue, d'examiner avant son arrivée le « *curriculum vitae* » de cet individu ? Vous y trouverez, je crois, matière à réflexion.

Après avoir remercié le chef de la sûreté de son amabilité, le grand détective se plongea dans l'étude du dossier d'Ali ben Moussah et, tout de suite, il constata que Sir George Robinson, s'il avait exactement situé le personnage, avait omis, par contre, de lui signaler que, régulièrement, Ali ben Moussah s'absentait du Caire, du vendredi soir au lundi matin.

Aussi attira-t-il son attention sur ce point.

— En effet, reconnu de bonne grâce le chef de la sûreté, et je m'explique mal que mes agents n'aient pas cru devoir compléter leur enquête sur ce point.

— Bah ! fit James Nobody, l'essentiel est que nous connaissions ce détail et, pour peu que vous me permettiez de poser quelques questions d'Ali ben Moussah...

— *Voulez-vous procéder vous-même à son interrogatoire ?* offrit poliment le chef de la sûreté qui, professant pour James Nobody une très réelle admiration, et le sachant investi des pouvoirs les plus étendus, n'hésita pas à s'effacer devant lui.

— Ne serait-ce pas abuser de votre complaisance ? répondit James Nobody, que cette offre enchantait.

— Mais, pas le moins du monde, déclara Sir George Robinson. En moins d'une heure vous avez avancé à ce point votre enquête que je ne puis que m'incliner devant votre maîtrise et me déclarer on ne peut plus satisfait d'avoir, pour m'aider, un collaborateur tel que vous.

James Nobody le remercia d'un signe de tête, et répondit en souriant :

— En ce cas, j'accepte. Mais, comme j'ai une façon toute personnelle d'interroger les prévenus, je vous prie de ne point vous émouvoir si quelques-unes des questions que je poserai tout à l'heure à Ali ben Moussah vous paraissent sortir du cadre de cette enquête.

Sans plus insister, le grand détective se mit en communication avec l'huissier placé dans son antichambre et lui demanda si ses deux secrétaires étaient rentrés.

— Ils viennent d'arriver à l'instant, chef, lui répondit le brave homme.

— Parfait ! En ce cas, priez-les de venir me rejoindre chez Sir George Robinson.

Dès qu'ils furent arrivés, leur tendant deux des fiches anthropométriques de Ali ben Moussah, il leur dit :

— Vous allez vous rendre immédiatement, l'un, à la gare centrale, l'autre, au bureau des messageries fluviales, et vous vous efforcerez de savoir en quel endroit l'individu que voilà passe son week-end.

« Dès que vous aurez obtenu ce renseignement, dont j'ai un besoin urgent, vous me le donnerez par téléphone et vous reviendrez immédiatement ici.

Un quart d'heure plus tard, Bob Harvey l'informait que, régulièrement, Ali ben Moussah et quelques-uns de ses amis, — une douzaine exactement, — prenaient un billet pour Edfou.

— Bien ! répondit le grand détective qui ajouta aussitôt :

— Revenez immédiatement.

Quelques instants plus tard, Harry Smith lui faisait savoir que ni à l'« *Anglo American Nile Steamer* », ni à la « *Khedivial Mail Line* », on n'avait reconnu le portrait d'Ali ben Moussah.

— Peu importe ! déclara James Nobody à son collaborateur. J'ai le renseignement. Rejoignez-moi de suite.

Puis, ayant raccroché l'écouteur, il se tourna vers Sir George Robinson et s'enquit :

— Où se trouve exactement Edfou ?

— Edfou, répondit le haut fonctionnaire, est une ville qui compte environ 7.000 habitants et qui est située dans la Haute-Égypte. Administrativement, elle appartient à la « *moudirieh* »⁽¹⁾ d'Assouan.

« Dans l'antiquité, elle s'appelait Tabout et était la capitale du *nome*⁽²⁾ de Tas-Horou, le deuxième de la Haute-Égypte.

« Elle possédait un temple antéhistorique qui était consacré au culte de Horus l'aîné (Haroeris).

« Plus tard, sous les Ptolémées, elle prit le nom d'Appolonopolis.

« Les Français entretinrent dans ce temple une garnison entre 1799 et 1800 ; mais ce n'est qu'en 1864, qu'il fut déblayé et restauré par Mariette, l'égyptologue français.

« A l'heure actuelle, les travaux entrepris par Mariette se poursuivent sous la direction de l'Institut français d'Archéologie orientale du Caire. »

— *By Jove !* s'exclama James Nobody qui, tandis que parlait le chef de la sûreté, avait jeté quelques notes sur son calepin ; *By Jove !* Vous me paraissiez parfaitement au courant de l'histoire de cette ville.

Tristement, le haut fonctionnaire hocha la tête et, lentement, il répondit :

— A cela, il y a une raison. C'est à Edfou, en effet, que, au cours d'une enquête, ont disparu deux de mes meilleurs collaborateurs, le capitaine Albert Simmons et l'inspecteur Nat Browns.

— Mais, je les connaissais beaucoup ! s'écria James Nobody, stupéfait. Comment ! Ils, ont disparu ! En quelles circonstances, je vous prie ?

Alors, au grand détective, qui n'en pouvait croire ses oreilles, Sir George Robinson fit les émouvantes déclarations que voici...

III

Où James Nobody fait une découverte stupéfiante...

— Il y a deux ans, c'est-à-dire le 2 novembre 1925 exactement, je reçus ici même, dans ce bureau, la visite de l'archéologue français Jean du Fourest qui, pour le compte de l'Institut français

d'Archéologie du Caire, dirige les fouilles actuellement entreprises à Edfou.

« Ces fouilles, vous le savez, sans doute, ont donné des résultats étonnants, et cela, d'autant plus que, comme dans la plupart des cités datant de l'époque de la préhistoire, les constructions édifiées au cours des siècles se sont accumulées les unes sur les autres, élevant ainsi le niveau du sol.

« C'est ce qui explique pourquoi le temple est beaucoup plus bas que le niveau de la ville actuelle, puisque, pour y accéder, on a dû construire un escalier.

« La ville-moderne est donc construite sur les ruines des villes qui l'ont précédée et, notamment, sur les déblais qui, au cours des siècles ; se sont amoncelés autour du temple.

« Comme c'est parmi ces déblais, que sont pratiquées les fouilles, il en résulte naturellement que le déblaiement des couches supérieures, ramène au jour les ruines chronologiquement les plus jeunes.

« C'est ainsi que, par exemple, fut retrouvée la cité copte et arabe érigée là au X^e siècle de notre ère, et dans les ruines de laquelle on a découvert de véritables merveilles. »

— De quelle nature ces merveilles ? demanda. James Nobody, vivement intéressé par cet exposé.

— Mon Dieu ! Il y avait un peu de tout, vous savez, répondit Sir George Robinson, notamment des étoffes de soie et de lin admirablement conservées, des vases travaillés avec un art consommé, de belles poteries et, parmi celles-ci, une jarre haute d'un mètre, remplie de papyrus coptes et arabes, dont la plupart étaient encore scellés.

« Mais la trouvaille la plus extraordinaire qui fut faite à Edfou, fut sans contredit, un livre dont on connaissait l'existence certes, mais qui avait disparu depuis des siècles.

« Relié en cuir, ce livre contenait toutes les traditions, relatives au Prophète et, du point de vue coranique, avait une valeur inestimable.

« Comme bien vous le pensez, le premier geste de M. Jean du Fourest fut d'enfermer dans son coffre-fort ce livre, qui était d'autant plus précieux, qu'il était unique au monde.

« Mais, il eut le tort immense de faire part de sa découverte à la presse, qui s'empressa de porter la nouvelle à la connaissance du public.

« Il en résulta que, quelques jours plus tard, en

1 — Sous-préfecture.

2 — Préfecture.

rentrant chez lui, M. Jean du Fourest constata que son coffre-fort avait été fracturé et que le précieux bouquin avait disparu.

« C'est alors qu'il me fit part de ce vol.

« Son désespoir était immense, et il ne parlait de rien moins que de se suicider, si on ne le lui rendait pas immédiatement.

« Je le consolai de mon mieux et, afin de lui démontrer que de mon côté rien ne serait négligé pour récupérer son livre, en sa présence, je donnai l'ordre à Albert Simmons et à Nat Browns, deux de mes meilleurs inspecteurs, de le retrouver, coûte que coûte. »

— Que, se passa-t-il ensuite ? demanda James Nobody.

Sir George Robinson leva les bras au ciel... Ce qui se passa, Dieu seul pourrait vous le dire, répondit-il, amer.

— Comment cela ? fit James Nobody, surpris. Dois-je donc comprendre que leurs recherches n'aboutirent pas ?

— Non seulement elles n'aboutirent pas, répondit le chef de la sûreté, mais, ainsi que je vous l'ai dit tout à l'heure, Albert Simmons et Nat Browns disparurent sans laisser de traces.

— Je suppose, demanda alors le grand détective, qu'on a tout de même essayé de s'expliquer cette disparition

Le haut fonctionnaire haussa les épaules, et d'une voix attristée, riposta :

— Vous est-il arrivé déjà, d'expliquer l'inexplicable ?

James Nobody prit une cigarette dans son étui, l'alluma et après avoir jeté l'allumette dans un cendrier, posant son regard sur Sir George Robinson, répondit

— *L'inexplicable ? Mais je passe ma vie à l'expliquer ! Car, — et de cela, vous pouvez être certain, — il n'est pas d'énigme, si compliquée soit-elle, dont, par la logique et la déduction, on ne puisse venir à bout.*

Cinglé par le reproche implicitement contenu dans la phrase qui précède, le haut fonctionnaire courba la tête et, tristement, déclara :

— *Je sais, mon cher collègue, que vous en êtes encore à subir un échec, mais tout le monde n'a pas votre talent, — ce talent qui fait de vous le plus grand détective de l'univers.*

— Quoi qu'il en soit, en ce qui me concerne, je puis vous donner l'assurance que, en cette affaire,

j'ai fait l'impossible pour arriver à la découverte de la vérité.

« Écoutez plutôt...

« Dès leur arrivée à Edfou où, bien entendu, ils se présentèrent comme des touristes et non comme des policiers, Simmons et Browns qui, je le répète, étaient deux de mes meilleurs agents, se mirent au travail.

« La preuve en est que quarante-huit heures plus tard, ils m'adressaient un premier rapport dans lequel ils me faisaient part de leur inquiétude et de leur stupéfaction ; car, m'assuraient-ils, « *autour d'eux, tout n'était que mystère et silence* » ; et ils avaient l'impression très nette qu'ils se trouvaient devant « *un mur infranchissable* ».

« L'expression n'est pas de moi, elle est d'eux.

« Ne pouvant mieux faire, je leur répondis de ne pas se décourager et de prendre, en l'utilisant de leur mieux, tout le temps qui leur serait nécessaire pour mener leur enquête à bien.

« Un second rapport me parvint six jours plus tard, dont le moins qu'on en puisse dire, est qu'il me parut incompréhensible à ce point que, toute affaire cessante, je partis pour Edfou. »

— Que vous disaient-ils, somme toute ? demanda le grand détective, qui ne cessait de prendre des notes.

— J'ose à peine vous le répéter, répondit Sir George Robinson, tellement vous paraîtraient grotesques et ridicules leurs assertions.

— Dites toujours, insista James Nobody,

Le chef de la sûreté hésita quelque peu puis, se levant, il déclara :

— Mieux vaut que vous jugiez par vous-même. Je vais donc, — si vous le voulez bien, — vous donner communication des deux seuls rapports que j'aie jamais reçus d'eux.

James Nobody ayant acquiescé d'un signe de tête ; Sir George Robinson se dirigea vers une armoire sur laquelle était peinte, en gros caractères l'inscription : *Affaires momentanément classées.*

Il l'ouvrit et y prit un volumineux dossier qu'il remit au grand détective.

— Voilà, lui dit-il, qui contient tous les faits, de la cause. Les rapports portent la cote 1 et 2. Ils sont manuscrits.

— *Mais, pas du tout !* s'écria James Nobody, qui venait, après avoir rapidement feuilleté le dossier, d'en extraire les deux rapports, *ils sont dactylographiés !*

Et, les tendant à Sir George Robinson, il ajouta :
— Voyez plutôt !

Atterré, le haut fonctionnaire s'exclama ;

— *Oh ! Oh ! Que veut dire cela ? Je suis sûr de mon fait, pourtant. Les rapports étaient manuscrits et non dactylographiés ; ceci, pour la raison bien simple que, à Edfou, il n'existe qu'une seule machine à écrire, CELLE DE LA MISSION ARCHÉOLOGIQUE FRANÇAISE.*

Tandis que parlait le haut fonctionnaire, James Nobody, après avoir repris les deux documents, s'était approché de la fenêtre, et les étudiait avec une attention profonde.

— *Vous êtes bien sûr,* demanda-t-il, soudain, *que, à Edfou, il n'existait qu'une seule machine à écrire ?*

— J'ai pu m'en assurer moi-même lors du voyage que j'y fis en 1925, répondit Sir George Robinson. La machine en question était une « Underwood » portative en excellent état de fonctionnement.

— C'est, sans doute, sur cette « Underwood » que M. Jean du Fourest « tapait » les lettres qu'il vous adressait ?

— C'est certain !

— Où sont ces lettres ? insista le grand détective. Je ne les ai pas aperçues dans le dossier.

— Elles doivent pourtant s'y trouver ? Impatienté, James Nobody haussa les épaules et, sèchement, répondit :

— Voyez vous même. Elles n'y sont pas !

Sir George Robinson prit le dossier, le feuilleta et constata, en effet, que les lettres avaient disparu...

Il se prit la tête à deux mains et, affolé, s'écria :

— Ah ! ça, que peuvent-elles bien être devenues ? La chose est d'autant plus surprenante que, mon secrétaire et moi, sommes les seuls à posséder les clefs de cette armoire et...

— *En ce cas,* interrompit vertement James Nobody, *peut-être pourriez-vous demander à votre secrétaire ce qu'il en a fait et, par la même occasion, exiger de lui l'explication du mystère qui nous entoure.*

« Car, la situation est telle, que nous sommes enfermés dans ce dilemme : OU C'EST VOUS, OU C'EST LUI, qui avez « truqué » ce dossier !

« Or, comme ce ne peut être vous, il faut donc que ce soit lui.

« Et, puisque d'après vos déclarations, vous êtes les seuls à posséder la clef de ce meuble, je vous mets au défi de sortir de ce dilemme.

« Cela est d'autant ; plus grave que je viens de faire une découverte stupéfiante.

« Savez-vous, en effet, sur quelle machine ont été « tapés » les deux rapports de vos agents ? »

— *Je n'en ai pas la moindre idée,* répondit, en proie à l'inquiétude la plus vive, l'infortuné magistrat.

James Nobody prit un temps et, froidement, déclara :

— *Ils ont été « tapés » sur la machine du « COUPEUR DE TÊTES »*

IV

Où James Nobody se livre à quelques déductions...

Quand se fut calmée l'émotion produite en lui par l'affolante découverte faite par James Nobody, Sir George Robinson murmura :

— *Je ne sais plus que croire, car Sam Webley, mon secrétaire, est au-dessus de tout soupçon. Non seulement il a accompli toute sa carrière sous mes ordres, mais je puis dire que depuis vingt ans, je n'ai jamais eu l'occasion de lui adresser une observation.*

« Cela est si vrai que, le tenant pour un parfait gentleman, je n'ai pas hésité à lui accorder la main de ma fille,

« Je réponds donc de lui corps pour corps, car je considère qu'il est le meilleur fonctionnaire qui ait jamais appartenu au service de la sûreté. »

James Nobody lança un coup d'œil apitoyé à l'infortuné magistrat, mais il n'en répondit pas moins d'une voix ferme :

— *Nous ne sommes pas ici pour faire du sentiment, n'est-il pas vrai, mais notre devoir ? Or, j'ai le regret de vous informer que le plaidoyer que vous venez de prononcer en faveur de votre... gendre, ne m'a nullement convaincu.*

« Tout à l'heure je vous dirai pourquoi. »

Et, montrant à Sir George Robinson, qui le regardait, ahuri, un sous-main formé d'une plaque de cristal et autour duquel étaient soigneusement rangés les divers ustensiles de bureau dont se servait au cours de son travail Sam Webley, il poursuivit :

— *C'est bien à cette place que travaille votre secrétaire, n'est-ce pas ?*

Sir George Robinson ayant répondu affirmativement, James Nobody reprit :

— *S'il en est ainsi, je vais vous fournir une preuve immédiate, — d'ores et déjà, j'en possède d'autres, — de la félonie de Sam Webley. J'ignore si c'est lui qui a dérobé les rapports qui vous avaient été adressés par Simmons et Browns, mais, je puis certifier, par contre, qu'il a eu entre les mains les rapports dactylographiés.*

— Et, il ne me l'aurait pas dit ? s'exclama, sceptique, le chef de la sûreté. Cela, je ne le croirai jamais.

— *Même si je vous en fournissais la preuve immédiate ?* insista le grand détective.

Sir George Robinson haussa les épaules et, vivement inquiet, répondit :

— *Comment pourriez-vous prouver une chose qui n'existe pas ?*

Sans plus insister, James Nobody tira de sa poche une trousse qu'il ouvrit et dans laquelle, parmi les douze flacons qui la garnissaient, il en prit un qui contenait une poudre grisâtre.

Cette poudre, il la répandit sur la première page de chacun des deux rapports que, ensuite, il agita rapidement en tous sens, de manière à ce que la poudre les recouvrit entièrement.

Après quoi, il en parsema entièrement la plaque de verre qui servait de sous-main à Sam Webley.

Puis, se tournant vers Sir George Robinson qui, muet, avait assisté à cette double opération, le grand détective lui dit :

— *Comme, — étant parent de Sam Webley, — vous ne pouvez être ni juge ni partie en cette regrettable affaire, je vous requiers, et au besoin, je vous somme, de convoquer immédiatement deux témoins assermentés et, de préférence, deux de vos subordonnés.*

Effaré, — on l'eût été à moins, — Sir George Robinson s'exclama

— Deux témoins ? Qu'en voulez-vous donc faire ? Et de quoi auront-ils à témoigner ?

Froidement, James Nobody répondit

— *Ils auront à témoigner que les empreintes digitales découvertes par moi, tant sur les pseudo-rapports que sur la plaque de verre, sont exactement identiques et proviennent du même individu.*

Comme bien on pense, jamais le grand détective n'aurait eu recours à ce moyen pour convaincre Sir George Robinson de l'exactitude de ses directions.

Il avait trop bon cœur pour agir de la sorte, et il savait trop bien que l'infortuné magistrat au-

rait été la première victime de cette démonstration, dont sa fille et lui sortiraient salis, sinon déshonorés.

Mais, toute question de sentiment mise à part, il n'en demeurerait pas moins qu'il fallait que la félonie dont s'était rendu coupable Sam Webley fut punie.

Aussi n'avait-il employé cette ruse que pour mieux convaincre Sir George Robinson qu'il convenait de prendre au sérieux cette affaire.

Consterné, ce dernier murmura :

— *Ainsi, afin de mieux prouver la justesse de vos déductions, vous n'hésitez pas à rendre publics le scandale dont je vais être éclaboussé et la catastrophe imprévue qui s'abat sur ma fille et moi ?*

« *Je ne vous savais pas inhumain à ce point et, à moins que vous n'ayez quelque raison secrète de m'en vouloir, je ne comprends rien aux mobiles qui vous font agir de la sorte.* »

Et, avec tristesse, il ajouta :

— *N'ayez crainte, si vous me démontrez que mon gendre est coupable, nul autre que moi ne lui demandera compte de son forfait. Et, plutôt que de voir ma fille déshonorée par lui, je l'attraperai moi-même comme un chien...*

Étant donnée la situation, mieux valait évidemment qu'il en fût ainsi, car, si James Nobody exigeait le châtement du coupable, il admettait fort bien que tout ce linge sale fût lavé en famille...

C'est pourquoi, se tournant vers ce père infortuné, il lui dit avec une émotion contenue :

— Je serais indigne d'être l'homme que je suis, si, insensible au malheur qui s'abat sur vous, je ne faisais l'impossible pour en diminuer les effets.

« J'accepte donc de m'en rapporter à votre jugement. »

Et, lui montrant les empreintes digitales qui, maintenant, se détachaient en noir sur les rapports et sur la plaque de verre, simplement, il lui dit :

— Voyez et comparez !

Sir George Robinson se pencha sur les empreintes et, longuement, il les examina.

Aucun doute n'était possible quant à leur concordance. Elle crevait les yeux !

Il ne put donc que se rendre à l'évidence...

Satisfait d'avoir obtenu ce premier résultat, James Nobody se hâta de l'exploiter et, s'adressant au chef de la sûreté, dont le désespoir était navrant, il lui dit :

Veillez noter que je n'accuse nullement, jusqu'à présent, Sam Webley d'avoir « tapé » ces deux pseudo-rapports.

« Ce que je lui reproche, c'est de ne pas vous avoir signalé leur présence dans le dossier, en même temps que la disparition des rapports véritables.

« Pourquoi s'est-il tu ?

« C'est ce que, sans doute, un avenir prochain nous apprendra.

« Mais, d'ores et déjà, je suis en droit de dire que cette façon de procéder, si elle ne constitue pas une preuve de culpabilité, n'en est pas moins une forfaiture.

— Ce n'est que trop vrai, hélas ! murmura Sir George Robinson, accablé.

Impitoyable, James Nobody poursuivit :

— La preuve de sa culpabilité, par contre, ressort nettement de la lecture des rapports de nos camarades Albert Simmons et Nat Browns.

« Analysons-les plutôt...

« Que dit, en effet, le premier en date ?

« Ceci

« Dès notre arrivée à Edfou, nous nous sommes et mis en rapport avec M. Jean du Fourest qui nous a fait le meilleur accueil, et qui, comme convenu, nous a présenté à son entourage comme si nous étions des touristes et non des policiers.

« Comme il était fort tard et que nous n'avions rien de mieux à faire, nous acceptâmes de souper en sa compagnie.

« Le souper, auquel prirent part un « natif »⁽¹⁾ du nom de Ahmed el Hassani, élève diplômé de l'Université musulmane à El-Ahzar ; l'antiquaire grec bien connu, Démétrius Staphiropoulos, dont le magasin est situé rue Kasr-el-Nil, au Caire, et le savant égyptologue anglais Reginald Talbot fut servi sur la vérandah de la, villa « Te f kirah » où habite M. Jean du Fourest.

« Dès que nous fûmes à table, une controverse, — dont nous ne pûmes rien tirer qui fût de nature à nous aider dans notre enquête, — s'instaura entre MM. Démétrius Staphiropoulos et Réginald Talbot, relative à la valeur scientifique du livre dérobé à M. Jean du Fourest.

« Le Grec prétendait que la plupart des préceptes qu'il contenait étant déjà connus ; l'ouvrage ne valait que par son antiquité et seulement comme objet de collection.

« Sir Réginald Talbot affirmait au contraire que,

du point de vue coranique, il avait une « valeur immense.

« Soudain, au moment où on nous servait le café et les liqueurs, un projectile, lancé de l'extérieur, vint tomber au milieu de la table, brisant en mille miettes la tasse posée devant M. Staphiropoulos.

« Avant que personne n'intervienne, M. Jean du Fourest s'empara du projectile et, alors, nous nous aperçûmes avec stupeur qu'il était constitué par une pierre autour de laquelle on avait enroulé et ficelé un morceau de « papier.

« Ce papier supportait le texte dactylographié que voici :

« Tous, autant que vous êtes, — ET CECI S'ADRESSE PLUS SPÉCIALEMENT À MM. ALBERT SIMMONS ET NAT BROWNS, QUI FERAIENT MIEUX DE RETOURNER IMMÉDIATEMENT D'OÙ ILS VIENNENT, — vous périrez, si vous continuez à vous occuper de l'affaire dont vous « discutez présentement.

« L'heure n'est plus où on puisse encore, s'emparer des trésors contenus dans nos temples, et qui sont la propriété du peuple égyptien.

« Ainsi que vous le voyez, pour si anonyme qu'il fût, l'avis n'en était pas moins péremptoire.

« De plus, il nous visait particulièrement, ce qui ne laissa pas de nous surprendre, car, « maquillés et camouflés » comme nous l'étions, il était matériellement impossible de nous identifier.

« Il faut donc qu'une « fuite » se soit produite au Caire, et cela est d'autant plus stupéfiant que, SAUF VOTRE SECRÉTAIRE ET VOUS, nul n'est au courant de la mission dont vous avez bien voulu nous charger... »

Quand il en fut arrivé là, James Nobody interrompit la lecture du rapport et, se tournant vers Sir George Robinson, il lui dit :

— Vous voudrez bien convenir qu'il serait difficile d'être plus net ! L'accusation est formelle et, à moins d'être de la plus insigne mauvaise foi, nous sommes forcés de traduire ainsi la phrase qui précède :

— Nous avons été trahis par l'un des nôtres et, celui-là, — SIR GEORGE ROBINSON ÉTANT À L'ABRI DE TOUT SOUPÇON, — ne peut être que son secrétaire, M. Sam Webley.

Et, frappant du plat de la main sur le rapport placé devant lui, le grand détective déclara solennellement :

LA PREUVE DE LA TRAHISON COMMISE PAR VOTRE GENDRE, LA VOILA !

1 — Un Égyptien d'origine.

Puis, haussant le ton, James Nobody ajouta :

— *Ce qui me surprend, c'est que, dès la réception de ce rapport, vous n'avez pas mis Sam Webley en état d'arrestation, car le rapport contient également d'autres accusations, non moins formelles.*

« Que dit-il, en effet ? »

« Écoutez :

— *Ainsi que vous le pensez bien, cet incident, — il s'agit du jet du projectile, précisa James Nobody, — jeta un certain froid dans l'assistance. Mais, quand M. Jean du Fourest eut donné lecture du document et ces menaces qu'il contenait, MM. Staphiropoulos, Talbot et Ahmed el Hassani, pris de panique, s'enfuirent sans demander leur reste.*

« *Le danger étant patent, nous nous gardâmes bien de les imiter et, malgré qu'il s'y opposât de toutes ses forces, nous demeurâmes auprès de notre hôte afin de le défendre le cas échéant.*

« *Nous décidâmes donc, Nat Browns et moi, de veiller à tour de rôle et, comme j'étais le moins fatigué des deux, je pris la première garde.*

« *Il était, à ce moment, minuit.*

« *J'empruntai une paire de babouches⁽¹⁾ à M. Jean du Fourest, m'en chaussai et, sans faire le moindre bruit, je m'installai sur la vérandah où, l'œil et l'oreille au guet, je me tapis dans un coin d'ombre.*

« *La lune qui brillait d'un vif éclat éclairait de sa pâle lueur les êtres et les choses et, seul, le friselis des palmiers voisins troublant le silence ambiant...*

« *Soudain, alors que, au loin, sonnait une heure du matin, il me sembla entendre un bruit de pas dans le jardin.*

« *Rapidement, je me jetai à terre et, dissimulé derrière la balustrade de la vérandah, j'attendis.*

« *Bientôt, j'aperçus deux individus qui, protégés par l'ombre des palmiers s'avançaient et pas lents, vers la villa.*

« *Ils s'arrêtèrent au pied de l'escalier qui permettait d'accéder à la vérandah, et l'un d'entre eux, — un Européen, — dit à voix basse à l'indigène qui l'accompagnait :*

— *Tu vas aller voir s'ils dorment et, dès que tu auras acquis cette certitude, tu viendras me rejoindre ici.*

« *L'Égyptien parut hésiter...*

— *Êtes-vous bien sûr, demanda-t-il à son com-*

plice, que les deux « blancs » qui sont arrivés hier soir sont des policiers ?

« L'autre ricana...

— *J'en suis d'autant plus sûr que c'est notre ami, LE POLICIER DU CAIRE, qui m'a prévenu de ce qu'ils venaient faire ici. Il m'a même certifié que c'est le plus grand des deux, celui qui s'appelle Nat Browns, qui a arrêté ton frère Mohamed.*

« L'indigène poussa un rugissement de fureur et, sans se soucier d'être entendu, clama :

— *S'il en est ainsi, il ne périra que de ma main.*

« *Et, après s'être débarrassé de sa gandourah⁽²⁾, poignard en main, il bondit sur l'escalier dont il escalada les marches.*

« *Mais, ces marches, il les redescendit plus vite qu'il ne les avait montées, car, dès qu'il mit le pied sur la vérandah, d'un coup de poing en pleine figure, je le rejetai en arrière.*

« *Loin de venir à son aide, son complice prit précipitamment la fuite.*

— *ALARME ! m'écriai-je, afin d'alerter Nat Brown, et, sans plus attendre, je me lançai à la poursuite du fugitif, sur lequel, de temps à autre, je tirai un coup de revolver, mais sans l'atteindre.*

« *Malheureusement une auto l'attendait sur le chemin et, quand, à mon tour, je franchis la porte du jardin, je l'aperçus qui démarrait en quatrième vitesse.*

« *Cet insuccès ne me découragea nullement, car j'étais persuadé que, tenant l'un des bandits, je ne tarderais pas à capturer l'autre et, à toutes jambes, je courus vers la villa afin de m'assurer de la personne de l'indigène.*

« *Hélas ! Il avait disparu...*

« *Et, à sa place, gisant au milieu d'une mare de sang, un couteau planté en pleine poitrine, j'aperçus M. du Fourest que, déjà, entouraient tous ses domestiques, en proie à l'affolement le plus complet.*

— *Où est mon ami ? leur demandai-je vivement.*

— *Il est parti à la poursuite du meurtrier, me répondirent-ils avec ensemble.*

« *Rassuré sur ce point, j'envoyai l'un d'entre eux chercher un médecin et ordonnai aux autres de transporter leur maître dans sa chambre.*

« *Fort heureusement, le couteau ayant glissé sur les côtes, M. Jean du Fourest s'en tirera avec plus de peur que de mal. Toutefois, l'hémorragie*

1 — Sandales indigènes.

2 — Sorte de chemise blanche que portent les fellahs et sous laquelle ils sont nus.

consécutive à l'attentat la tellement affaibli, qu'il devra garder le lit pendant de longs mois.

« Le rapport se terminait ainsi :

« A l'heure où je vous écris, vingt-quatre heures se sont écoulées depuis le départ de Nat Browns, et il n'a pas reparu.

« Depuis midi, — et il est minuit, — je suis à sa recherche.

« J'ai le regret de vous informer qu'il m'a été impossible de recueillir le moindre renseignement le concernant.

« De quelque côté que je me tourne, j'ai l'impression de me heurter à un mur...

« Aussi, je vous demande avec instance de mettre immédiatement hors d'état de nuire celui qui, du Caire, renseigne aussi bien nos ennemis.

« Notre vie en dépend ! »

Maintenant, James Nobody s'était tu...

Les yeux rivés sur Sir George Robinson, il le fixait ardemment, mais sans parvenir à rencontrer son regard.

Pitoyable, il haussa tes épaules et, d'une voix âpre, demanda :

— *Au fait, pourquoi M. Sam Webley n'est-il pas à son poste ?*

— Il est actuellement en congé, répondit Sir George Robinson.

— *Ah ! Ah !* ironisa James Nobody, *il a bien de la chance...*

Et après avoir réfléchi quelques secondes, il insista :

— *Où se trouve-t-il actuellement ?*

Sir George Robinson courba un peu plus la tête et, dans un murmure, répondit :

— A EDFOU...

V

Où James Nobody commence à agir...

Cette déclaration stupéfia à ce point le grand détective que, tout d'abord, il n'en put croire ses oreilles.

— *Cela, c'est un comble !* s'exclama-t-il, enfin. *Et, que fait-il là-bas ?*

Sir George Robinson jeta un coup d'œil crain-

tif à James Nobody et, d'une voix mal assurée, répondit :

— A l'en croire, il emploie ses vacances d'essayer de percer le mystère qui entoure la disparition d'Albert Simmons et de Nat Browns. Je dois à la vérité, de reconnaître que, jusqu'ici, et malgré tous ses efforts, il n'y est pas parvenu.

James Nobody pouffa...

— *Vous pouvez même tenir pour certain, raillait-il, qu'il n'y parviendra jamais ; car, si maladroit soit-il, il ne l'est pas au point de vous donner des verges pour le fouetter.*

« Non ! La vérité est tout autre. La vérité est qu'il doit se rendre à Edfou pour y retrouver ses complices et s'y livrer, en leur compagnie, à je ne sais quelle mystérieuse besogne. »

Et, sans paraître y attacher autrement d'importance, le grand détective posa à son interlocuteur la question que voici :

— Si je ne m'abuse, l'affaire est momentanément classée, n'est-il pas vrai ?

— Elle est classée, en effet, reconnut Sir George Robinson.

La riposte arriva, rapide comme la foudre :

— *Alors, pourquoi et à quel titre Sam Webley s'en occupe-t-il ?* demanda vivement James Nobody.

— *Parce que,* répondit le chef de la sûreté, *le gouvernement khédivial a offert une prime de dix mille livres égyptiennes à celui dont les révélations permettraient de retrouver les auteurs de la série d'attentats commis à Edfou.*

— Oh ! Oh ! s'exclama James Nobody, dont cette révélation boules ersa quelque peu les hypothèses, la prime est alléchante. Comment, diable, ne s'est-il pas trouvé des gens pour s'efforcer de la gagner ?

— Ne croyez pas cela ! s'écria vivement Sir George Robinson. Au contraire, nous avons reçu quinze dénonciations, dont sept étaient anonymes. Mais qu'elles fussent anonymes ou non, nous n'avons jamais pu entrer en relations avec leurs auteurs.

— Pourquoi cela ? demanda James Nobody, stupéfait.

— *Parce que,* répondit avec tristesse le chef de la sûreté, *soit avant, soit après l'arrestation des membres du Wafd dénoncés par eux, ils avaient été assassinés par le « COUPEUR DE TÊTES ».*

Le grand détective effectua un bond sur sa chaise...

— C'est formidable ! s'écria-t-il.

— *Oui, c'est formidable !* répéta Sir George Robinson. *Et, cela d'autant plus que, là encore, SAM WEBLEY ET MOI étions les seuls à connaître le texte de ces dénonciations...*

— En ce cas, tout s'explique, fit James Nobody, outré. C'est lui, encore lui, toujours lui, qui les a trahis !

Et, vivement inquiet, il poursuivit :

— *Dites-moi ! Sam Webley savait-il que Miss Arabella Folstromp avait été chargée d'une mission par Lord Addendy ?*

De blême qu'il était, le chef de la sûreté devint livide...

Hochant affirmativement la tête, tristement, il répondit :

— *Non seulement il le savait, mais c'est sur son insistance que j'avais mis à la disposition du Haut Commissaire, Miss Arabella.*

— En ce cas, fit James Nobody, consterné, elle est perdue !

Et, après avoir longuement réfléchi, posant son regard sur le chef de la sûreté, il lui dit :

— Peut-être est-il temps encore de la sauver. Possédez-vous sa photographie et celle de votre gendre ?

Sans mot dire, Sir George Robinson prit dans un tiroir placé devant lui, un classeur sur la couverture duquel les mots « *Personnel du Service de la Sûreté* » s'étaient en grosses lettres.

Il l'ouvrit et, après l'avoir feuilleté ; il en sortit deux photographies qu'il tendit au grand détective.

— Voilà ! fit-il simplement.

James Nobody les prit et les examina longuement.

Puis, se levant, il se dirigea vers la porte qu'il entrebâilla et, d'un geste, il appela Bob Harvey et Harry Smith qui, paisiblement assis dans l'anti-chambre, conversaient avec l'huissier.

Dès qu'ils furent entrés dans le bureau, le grand détective leur exposa l'affaire d'une façon claire et précise et, après leur avoir remis les photographies, il ajouta :

— Vous allez immédiatement partir pour Edfou et, dès votre arrivée, vous vous efforcerez de savoir :

1°. *Si cette femme n'a pas été aperçue dans cette ville, au cours des trois derniers jours ;*

2°. *Ce à quoi occupe ses loisirs M. Sam Webley.*

Tous les jours, à midi exactement, vous me ren-

dre compte par téléphone, ici même, du point où en sera arrivé votre enquête.

« Dans le cas où ma présence vous paraîtrait indispensable, n'hésitez pas à m'en informer. »

Puis, après avoir libellé un chèque à leur intention, il ajouta :

— Autant que possible, évitez d'entrer en relations directes avec M. Jean du Fourest. Au contraire, présentez-vous là-bas sous l'aspect de camelots, ce qui vous permettra d'entrer partout.

« Vous n'aurez pour ce faire qu'à acheter dans un bazar quelconque des objets de pacotille, que vous revendrez à perte au besoin. »

« De plus, vous prendrez mon auto, car rien n'inspire plus confiance aux gens que de posséder une voiture. »

Bob Harvey et Harry Smith partirent aussitôt...

A peine avaient-ils disparu que retentissait la sonnerie du téléphone.

Sir George Robinson porta les écouteurs à ses oreilles et d'une voix que l'émotion altérait encore :

— *Allo ! fit-il, à qui ai-je l'honneur de parler ?*

— ...

— *Eh bien ! l'avez-vous arrêté ?*

— ...

— *Vous dites ?*

— ...

— *Oh ! Quelle horreur !*

— ...

— *Mais, c'est épouvantable ! Attendez-moi ! Je viens immédiatement !*

Sir George Robinson raccrocha les écouteurs et, se tournant vers James Nobody, livide, il lui dit :

— *Le brigadier Walton que j'avais chargé d'arrêter Ali ben Moussa, m'informe à l'instant que ce dernier étant absent de chez lui, il a requis un serrurier pour ouvrir la boutique, de l'intérieur de laquelle se dégageait une odeur infecte...*

— Et, après ? interrompit vivement le grand détective.

— *Après, il pénétra à l'intérieur de la boutique à la tête de ses hommes et, sur le sol, derrière le comptoir, il découvrit les cadavres décapités de deux hommes et d'une femme...*

Cette fois, ce fut au tour de James Nobody de blémir !

Mais, si cette nouvelle le bouleversa, il n'y parut guère.

Prenant, son chapeau, sa canne et ses gants ; il se borna à dire ce mot

— *Partons !*

Mais, il le dit sur un tel ton et avec un tel accent de colère que Sir George Robinson lui-même se fit tout petit, et murmura :

— J'AI DANS L'IDÉE QUE ÇA VA BARDER !

VI

Où James Nobody prend les mesures qui s'imposent et assiste à un nouveau drame.

Et, en effet, ça barda...

Tout d'abord, James Nobody fit évacuer la place que, à la nouvelle du drame, la populace avait envahie.

Les représentants de la presse eux-mêmes ne trouvèrent pas grâce devant lui et c'est sans prendre de gants qu'il les invita à aller traîner leurs guêtres ailleurs...

Ces messieurs n'étant pas habitués à être traités de la sorte, voulurent élever une protestation.

S'adressant alors à celui qui semblait être leur doyen, le grand détective lui déclara sans aucune aménité :

— Je vous donne une minute pour déguerpir. Si, ce laps de temps écoulé vous êtes encore là, j'aurai le regret de vous faire reconduire *manu militari* au delà des barrages de police.

Les journalistes se le tinrent pour dit, et disparurent aussitôt...

S'étant ainsi débarrassé des importuns, James Nobody pénétra à son tour dans la boutique. de Ali ben Moussa et, avec satisfaction, il constata que le brigadier Walton, fidèle en cela aux traditions de la police britannique, avait laissé les choses en l'état.

Il l'en remercia vivement et, de concert avec le chef de la sûreté, il procéda aux constatations d'usage..

Comme bien on pense, — *et par cela Même que les trois cadavres étaient décapités*, — il était impossible de les identifier sur place.

James Nobody se contenta donc pour le moment de faire photographier par les agents du service anthropométrique, le théâtre du drame,

après quoi, leur désignant quelques empreintes digitales ensanglantées, il leur demanda de les relever soigneusement.

L'examen des cadavres ne lui apprit rien qu'il ne sut déjà.

L'un d'entre eux était un Européen ; l'autre un indigène ; quant à la femme, elle était certainement d'origine britannique, ainsi que l'établirent les divers tatouages qu'elle portait sur la poitrine, aux bras et sur l'une de ses cuisses.

James Nobody examina attentivement son linge et ses dessous, qui étaient de la soie la plus fine ; mais, à son vif désappointement, il s'aperçut que de même que celui de l'Européen, il avait été démarqué.

Il fit donc photographier les tatouages que portait cette malheureuse et, se tournant vers Sir George Robinson qui, courbé sur le corps de l'Européen, l'examinait avec l'attention la plus minutieuse, il lui dit :

— Verriez-vous un inconvénient quelconque, cher ami, à ce que je fasse transporter à la morgue, aux fins d'autopsie et d'identification, les trois cadavres que voici ?

Le chef de la sûreté se redressa et, au lieu de répondre à la demande que venait de formuler le grand détective, les yeux hagards, il s'écria, angoissé :

— *Aucun doute n'est possible ! C'est lui ! C'est bien lui !*

Et, fondant en larmes :

— *Je le savais bien, moi, clama-t-il, qu'il n'était pas coupable, puisque, lui aussi, il est tombé sous les coups du bandit !*

Tout d'abord, James Nobody hésita à comprendre...

— Quoi ? Que se passe-t-il ? fit-il en s'adressant à Sir George Robinson. Auriez-vous identifié ce cadavre ? Quel est-il, en ce cas ?

— *Qui il est, ne le devinez-vous-pas ?* répondit en sanglotant de plus belle, Sir George Robinson.

Alors, James Nobody comprit...

— *Serait-ce Sam Webley ?* s'exclama-t-il, anxieux...

— *Me verriez-vous dans un pareil état s'il en était autrement ?* répondit l'infortuné magistrat.

— Vous êtes sûr de cela ? s'écria James Nobody, bouleversé par cet incident auquel il ne s'attendait certes pas.

— *Hélas ! Je n'en suis que trop certain*, déclara Sir George Robinson qui, l'effet de surprise passé, re-

prenait graduellement ses esprits, et qui poursuivait aussitôt

— *Il existait, à ma connaissance, trois moyens d'identifier Sam Webley :*

- 1°. *Blessé grièvement au ventre pendant la guerre, il avait subi l'opération de la laparatomie ;*
- 2°. *Après la guerre, au cours d'une arrestation difficile, il avait eu le bras traversé par une balle ;*
- 3°. *Il avait un nævus sur la face externe de la cuisse droite.*

« *Ainsi que vous le pouvez constater vous-même, le nævus et les deux cicatrices existent bien aux endroits indiqués par moi.*

« *De plus, récemment, il a renversé sur son pantalon, une fiole d'encre Waterman, laquelle, ainsi que vous le savez, est indélébile.*

« *Or, la trace de cette tâche, nous la retrouvons sur le pantalon.*

« *Que voulez-vous de plus probant ?*

« *D'ailleurs, pour peu que vous doutiez encore, je puis faire venir immédiatement le cordonnier qui, il y a moins de quinze jours, a réparé les chaussures que porte encore le cadavre. Je serais bien surpris s'il ne les reconnaissait aussitôt...* »

— C'est parfaitement inutile, répondit le grand détective, car les précisions que vous venez de me fournir me suffisent amplement.

« Et puis, ne possédons-nous pas le moyen de vérifier, sans même sortir d'ici, l'identité de ce malheureux ? »

Le chef de la sûreté le regarda, surpris...

— A quel moyen faites-vous allusion ? demanda-t-il.

— *Les empreintes digitales, parbleu !*

— C'est juste ! reconnut Sir George Robinson., Aussi, vous serai-je très obligé si vous vouliez bien procéder immédiatement à cette vérification.

— Qu'à cela ne tienne, fit le détective qui, après avoir jeté autour de soi un vif coup d'œil, aperçut sur la caisse un tampon imbibé d'encre grasse.

Il alla le chercher, revint et, avec précaution, il posa tour à tour les doigts de chacune des mains de la victime sur l'encre grasse.

Après quoi, il les appliqua sur une feuille de papier blanc.

Et, du premier coup d'œil, il constata que les empreintes ainsi obtenues étaient bien celles de Sam Webley ; *car elles étaient identiques à celles qu'il avait découvertes le jour même dans le propre bureau de Sir George Robinson.*

Cela étant, que convenait-il de penser de la fin tragique de Sam Webley ?

Encore qu'il arrive fréquemment que, après avoir effectué un mauvais coup, les « *apaches* » en viennent aux mains au moment du partage, il était bien évident que tel n'était pas le cas. Non seulement, il existait rien dans la boutique que les trois victimes du « *coupeur de têtes* » eussent pu se partager, mais leurs portefeuilles, leurs papiers ; et même leur argent de poche avaient disparu...

De même le sac à main et le porte-monnaie de la « *tatouée* ».

Fallait-il donc croire qu'ils en savaient trop sur les agissements du bandit, et que, craignant d'être dénoncé par eux, ce dernier les avait froidement exécutés.

Mais, si cette hypothèse était la bonne, pour quoi, puisqu'ils étaient dans la proportion de trois contre un, ne s'étaient-ils pas défendus ?

Ainsi posé, le problème s'avérait d'une solution difficile.

Mais James Nobody ne se décourageait pas facilement, et rien ne lui plaisait autant que de résoudre des énigmes de ce genre.

Longuement, il envisagea cette hypothèse que, de prime abord, il jugea infiniment séduisante ; car elle « *cadrait* » admirablement avec la conception qu'il avait de l'affaire.

Coordonnant toutes les données du problème, il en vint à penser que, *si, les victimes s'étaient pas défendues, c'est que, au préalable, on les avait mises dans l'impossibilité de le faire.*

De quelle manière ?

En les anesthésiant !

La chose paraissait d'autant plus vraisemblable que, *ni les poignets ni les chevilles des victimes ne portaient nulle trace d'un ligotage quelconque.*

Appelant, d'un geste discret, le brigadier Walton, James Nobody lui demanda :

— De combien d'hommes disposez-vous ?

— Dix-huit hommes, Sir, dont douze inspecteurs européens et six inspecteurs indigènes.

— En existe-t-il d'intelligents dans le nombre ? insista le grand détective.

— Par cela même que tous ils appartiennent à la « *brigade du chef* », répondit, en se regorgeant, l'excellent homme, ils constituent une sélection.

James Nobody réprima un sourire et, posant la main sur l'épaule du brigadier, il lui donna les instructions que voici :

— Vous allez diviser le Caire en quatre secteurs d'égale importance et, dans chacun de ces secteurs, vous allez immédiatement envoyer deux de vos hommes.

« Ils auront pour mission de s'enquérir dans tous les hôtels et restaurants de première et seconde importance si, dans la soirée d'hier, ils n'auraient pas servi à souper d'un groupe de quatre personnes, composé d'une femme, de deux Européens et d'un indigène, ou d'une femme, d'un Européen et de deux indigènes.

« Avant que d'expédier vos hommes, présentez-leur les victimes de manière à ce qu'ils se rendent compte de la manière dont elles étaient vêtues.

« Celui qui me rapportera le renseignement aura droit d'une prime de deux livres. »

— Compris ! fit le brigadier. Puis-je disposer ?

— Mais, pas du tout ! J'ai autre chose à vous dire, répondit James Nobody qui poursuivit aussitôt :

« Quand ces huit hommes seront partis, vous en enverrez quatre autres aux principales stations de taxis.

« Ils devront s'efforcer de savoir si, la nuit dernière, un chauffeur n'a pas « chargé » le « COUPEUR DE TÊTES » et ses victimes.

« Il y aura également une prime pour celui d'entre eux qui me ramènera le chauffeur en question.

« Vous désignerez ensuite trois autres inspecteurs qui auront pour mission de s'informer dans cet immeuble et dans les immeubles voisins, si personne n'a entendu une voiture s'arrêter devant ce magasin, dans le courant de la nuit dernière.

« Dans l'affirmative, m'informer d'urgence.

« C'est bien compris ? »

— C'est compris, Sir, répondit le brigadier, qui s'éclipsa aussitôt...

Se tournant ensuite vers Sir George Robinson, dont la douleur était immense et faisait peine à voir, pitoyable, James Nobody lui dit :

— Si vous voulez m'en croire, mon cher ami, vous allez me laisser poursuivre seul cette enquête, et rentrer chez vous, car votre tâche, hélas ! est loin d'être terminée.

« Il va falloir, en effet, que vous communiquiez aux vôtres la triste nouvelle, et c'est à vous qu'il incombera de trouver et de dire les mots qui consolent et qui apaisent.

« Si cela peut vous tranquilliser et tempérer votre chagrin, sachez que, quoi qu'il arrive, le nom de votre gendre ne sortira pas sali de cette affaire.

« Peut-être même ne sera-t-il pas prononcé. »

— Vous le croyez donc toujours coupable ? demanda avec un tantinet d'aigreur dans la voix, Sir George Robinson.

James Nobody éluda la réponse...

— Qu'il soit ou non coupable, déclara-t-il, je vous promets que, sur ses actes et sur lui, de par ma volonté, s'appesantira le silence.

Le chef de la sûreté hocha la tête avec amertume et, désolé, répondit :

— Soit, je vais aller annoncer aux miens la catastrophe qui s'abat sur nous. Mais, auparavant, ne me direz-vous pas ce que vous comptez faire de ces cadavres ?

— Vous opposeriez-vous à l'autopsie ? demanda James Nobody, inquiet.

— Pas le moins du monde ! fit Sir George Robinson. Serviteur de la loi, je ne saurais la transgresser. Mais, de même qu'avec le ciel, il est, avec la loi, des accommodements.

« Au lieu d'envoyer ces cadavres à la morgue, ne pourriez-vous pas les faire transporter à l'hôpital khédivial où, de même que, à la morgue, l'autopsie serait pratiquée avec soin par le médecin légiste ?

« Soyez assuré que ma femme et ma fille vous sauraient un gré infini... »

— Qu'à cela tienne, interrompit vivement James Nobody, il sera fait ainsi que vous le désirez.

Et, appelant de nouveau le brigadier Walton, devant Sir George Robinson il lui donna des ordres en conséquence.

L'infortuné fonctionnaire qui, en l'espace d'une heure, semblait avoir vieilli de dix ans, remercia chaleureusement le grand détective et, lentement, se dirigea vers sa voiture.

Soudain, il eut une défaillance...

Et, avant même que James Nobody ait eu le temps matériel de parvenir jusqu'à lui pour le soutenir, lourdement, il s'abattit sur le sol, foudroyé par une attaque d'apoplexie.

— Voilà qui ne va pas arranger les choses ! murmura James Nobody, consterné...

Puis, comme à ce moment précis arrivait, avec le fourgon des pompes funèbres qui devait emporter les cadavres à l'hôpital, le brigadier Walton, à voix basse, le grand détective informa ce dernier de la mort foudroyante de son chef.

Tout d'abord, le brigadier n'en voulut rien croire. Mais, quand il aperçut le corps dans la voiture où James Nobody venait de le déposer, pieusement il

se découvrit.

Puis, les larmes aux yeux, il déclara avec une émotion qui, pour être contenue, n'en était pas moins poignante :

— *Cette mort aussi est à inscrire à l'actif du « COUPEUR DE TÊTES ». Qui donc l'arrêtera celui-là ?*

D'une voix ferme, James Nobody répondit :

— *Moi ! Et cela ne tardera pas !*

Cela ne tarda pas, en effet...

VII

Où le « coupeur de têtes » trouve enfin à qui parler...

Dix minutes plus tard, et alors que Walton venait de partir pour conduire au domicile du défunt le corps de Sir George Robinson, l'un des inspecteurs envoyés à la découverte revint Set, s'inclinant respectueusement devant James Nobody, lui déclara :

— *J'ai trouvé, Sir, le restaurant où ont soupé les individus recherchés par vous.*

— Ah ! ah ! fit le grand détective, satisfait de voir l'une au moins de ses déductions devenir une certitude, et ce restaurant, quel est-il ?

— Il se trouve situé sur la place Mehemet pacha, et porte le nom de « Taverne d'Athènes ». C'est là que se réunissent de préférence les membres de la colonie hellénique du Caire.

La bière y est excellente, la choucroute présentée et, par surcroît, on y entend de la fort bonne musique aux heures de l'apéritif et le soir pendant le souper.

Le succès de cet établissement est surtout dû à ce fait que l'on peut y amener sa famille sans craindre d'être exposé à certaines promiscuités fâcheuses.

Ainsi, par exemple, les femmes n'y sont servies que quand elles sont accompagnées.

— Diable ! s'exclama le grand détective, cela ne doit pas être du goût de certains, et cette taverne doit certainement se ressentir de cet ostracisme.

— Non pas ! répondit l'inspecteur vivement ; car ce que je viens de vous dire ne vaut que pour les salles installées au rez-de-chaussée.

« Au premier étage, en effet, il se trouve une salle commune où les femmes, qu'elles soient ou

non accompagnées, ont libre accès, mais où se trouvent également de nombreux cabinets particuliers, dont l'étanchéité laisse peut-être à désirer puisque du corridor qui les dessert, on peut voir et entendre tout ce qui s'y passe, mais qui, tels que, semblent donner satisfaction à la clientèle.

« Or, c'est dans l'un de ces cabinets particuliers, — celui qui porte le n° 9, — que, hier soir, vers onze heures, sont venus s'installer *deux Européens, un indigène et une femme de mœurs légères, d'origine anglaise, connue sous le nom de Miss Arabella...* »

— Vous dites ? s'exclama le grand détective, ahuri...

L'inspecteur le regarda, surpris, et, paisiblement, poursuivit :

— Je dis que la femme qui accompagnait les trois hommes est connue sous le nom de *Miss Arabella*, et j'affirme, pour l'avoir arrêtée moi-même à maintes reprises, que, *avant qu'elle n'entrât à la Résidence, en qualité d'indicatrice*⁽¹⁾, elle se livrait à la prostitution.

« En ce qui me concerne personnellement, je persiste à croire que, en faisant appel à ses services, Lord Addendy s'était lourdement trompé ; car, *Miss Arabella*, loin de s'amender, « faisait la noce » plus que jamais, en la compagnie des individus les plus tarés du Caire.

Non seulement elle semblait se complaire avec eux ; mais, quand ils lui manquaient, elle ne craignait pas à aller les chercher dans les bas-fonds de la ville, c'est-à-dire là où se trouvait leur habitat.

Combien de fois ne l'ai-je pas rencontrée au petit jour. — au sortir des orgies auxquelles elle participait, — titubante, insane, et, — si elle n'eût été soutenue par quelque ami de rencontre, — prête à rouler au ruisseau ?

De plus, à ma connaissance, elle avait, à maintes reprises, fourni de faux renseignements à Lord Addendy relativement au Wafd que, contrairement à la vérité, elle lui avait présenté comme un ramassis de coquins, de traîtres et de révoltés, alors que chacun sait que ceux qui le dirigent sont l'honneur et la probité mêmes.

On peut fort bien ne pas admettre leurs revendications, mais quant à oser prétendre que, pour les faire triompher, ils iraient jusqu'au crime, c'est là émettre une contre-vérité.

Or, *Miss Arabella* ne s'en est pas fait faute.

¹ — Auxiliaire appointée de la police criminelle ou politique.

A tel point que si, demain, un conflit éclaté entre la Résidence et le Wafd, on pourra nettement lui en attribuer la responsabilité.

Croyez-m'en, Sir, Lord Addendy eût eu tout avantage à contrôler les dires de cette femme perverse et menteuse, dont le passage à la Résidence, — à moins qu'on n'y mette ordre auparavant, — traduira par les pires événements.

James Nobody, les yeux rivés sur son interlocuteur, avait écouté avec la plus grande attention les révélations que ce dernier venait de lui faire.

Maintenant, il comprenait pourquoi, se trompant du tout au tout, le maréchal lord Addendy avait voué une telle haine aux dirigeants du Wafd que, sans aucune hésitation, il leur attribuait les projets les plus insensés et les accusait, des pires méfaits.

Mais, pour le compte de qui cette femme agissait-elle ?

Fallait-il en voir en elle une « détraquée », trouvant un plaisir hystérique à faire le mal pour le mal, ou bien ne fallait-il pas la considérer comme l'instrument docile et inconscient de quelque envoyé de ces forces obscures qui, depuis l'armistice, semblent s'acharner à détruire la civilisation occidentale ?

Encore que la mort de Miss Arabella ait momentanément apporté une solution à ce problème, James Nobody ne s'en satisfait pas et décida aussitôt de l'examiner de plus près...

— Quel était le nom véritable de cette femme ? demanda-t-il soudain à son interlocuteur.

— Je l'ignore, répondit l'inspecteur, mais ce que je sais, par contre, c'est que, dans les milieux où elle fréquentait, on l'avait surnommée la « tatouée ».

« Quoi qu'il en soit, c'est elle qui, hier, a soupé en compagnie de l'un de nos collègues, M. Sam Webley, actuellement en permission, et en compagnie également de Ali ben Moussah, propriétaire du magasin où nous nous trouvons actuellement, et de M. Démétrius Staphiropoulos, un Grec qui exerce, paraît-il, la profession d'antiquaire.

— Vous êtes sûr de cela ? s'écria James Nobody, dont la surprise allait croissant...

— J'en suis à autant plus sûr que c'est M Démétrius Staphiropoulos qui, voyant ses convives en état complet d'ivresse, — *ils l'étaient à ce point que, à en croire le gérant, ils ne pouvaient même plus se tenir debout*, — s'est chargé de les reconduire chez eux, dans sa propre voiture.

La décision de James Nobody fut vite prise...

A peine l'inspecteur avait-il achevé de parler que, à un geste, il rassembla tous les policiers autour de lui.

— *Deux d'entre vous*, leur dit-il rapidement, *vont m'accompagner chez M. Démétrius Staphiropoulos, rue Kasr-el-Nil, où je vais me rendre immédiatement.*

« *Les autres resteront ici pour interdire à qui que ce soit, sauf à leurs collègues, bien entendu, l'accès de ce magasin.*

« *Dès que M. Walton sera arrivé, ils l'inviteront à venir me rejoindre à urgence rue Kasr-el-Nil.* »

Puis, sortant sur la place, il avisa un officier de paix qui, la tête de ses hommes, assurait le service à ordre.

— *Vous pouvez*, lui dit-il, *rompre les barrages mais que personne ne s'approche de la boutique, dont l'accès reste rigoureusement interdit au public.*

« *Si les journalistes protestent, vous leur direz que, ce soir à cinq heures, je leur remettrai un communiqué, dont ils auront tout lieu à être satisfaits.*

« *Mais que, jusque-là, ils me laissent tranquille, ou ils ne sauront rien.*

« *C'est compris ?* »

— Non seulement c'est compris, répondit gravement l'officier de paix, mais vous pouvez être certain que vos ordres seront exécutés à la lettre.

Rassuré sur ce point, le grand détective rentra dans le magasin dont il fit fermer les portes donnant sur la place, et il en ressortit, en compagnie de deux inspecteurs, par la porte de derrière.

Dix minutes plus tard, il arrivait devant la boutique de l'antiquaire, dont il examina attentivement les vitrines. Ensuite, à un geste, il stabilisa les inspecteurs, puis, délibérément, il entra...

Croyant voir en lui un client, M. Staphiropoulos se précipita, multipliant les offres de service, et s'enquérant de ce qu'il désirait.

Regardant les mains de l'antiquaire qui étaient ornées de bagues d'une ancienneté indiscutable et provenant à n'en pas douter d'une sépulture pharaonique, James Nobody répondit :

— Je voudrais deux ou trois bagues en tous points semblables aux vôtres.

Servile, l'antiquaire déclara :

— Monsieur est connaisseur à ce que je vois, car ces bagues sont uniques.

Et, sans méfiance aucune, il tendit les mains de manière à ce que James Nobody pût admirer les bagues de plus près.

Qu'avait-il fait là, le malheureux ?

En moins de temps qu'il ne faut pour l'écrire, le grand détective lui avait passé les menottes.

— Que veut dire cela ? s'écria l'antiquaire affolé. Et pourquoi me faites-vous subir ce traitement indigne ?

Narquois, James Nobody lui répondit :

— Cela veut dire, cher monsieur, que, cette fois, au lieu de servir les autres, c'est vous qui êtes « servi⁽¹⁾ » !

« Quant au traitement, pour si indigne qu'il soit, je vous en réserve un autre dont vous me donnerez des nouvelles. »

— Comment ! Vous m'arrêtez ? s'insurgea Staphiropoulos.

— Cela m'en a tout l'air, ironisa le grand détective.

Et, avec un sourire goguenard, il ajouta :

— Ne vous y attendiez-vous pas quelque peu ?

— Je m'y attendais si peu, répondit l'antiquaire, que, ainsi que vous le prouvent les valises que voici et l'auto arrêtée devant ma porte, je me préparais à partir en voyage.

James Nobody se mit à rire...

— Comme cela se trouve ! fit-il, gaiement. Mon intention, précisément, est de vous faire effectuer un voyage, avec cette différence, toutefois, que, avant d'en atteindre le but, vous serez contraint de vous arrêter en cours de route.

— Pour quoi faire ? s'enquit Staphiropoulos, visiblement inquiet.

— Pour quoi faire ? Mais quand ce ne serait que pour vous entendre condamner à la peine de mort, ne pensez-vous pas que cela en vaudrait la peine ?

— *A la peine de mort ?*

— Mais oui ! fit le grand détective ; *à la peine de mort !* Et, si vous désirez une autre précision, *c'est dans l'éternité*, — c'est-à-dire là où se trouvent vos victimes, — *que s'achèvera le voyage auquel je vous convie.*

Le bandit essaya de faire tête...

— Et, si je refusais de vous suivre ? s'écria-t-il, rageur.

— En ce cas, répondit, paisiblement, James Nobody, j'aurai le regret de vous y contraindre, car force doit rester à la loi !

Et, comme à ce moment précis le brigadier

Walton entra dans le magasin, James Nobody lui désignant d'un geste dédaigneux du menton l'antiquaire

— Veuillez, mon cher ami, lui dit-il, appeler vos inspecteurs, afin qu'ils s'assurent de la personne de ce... monsieur. Mais qu'ils se méfient, car il est terriblement dangereux, le bougre.

Dangereux ou non, en moins d'une minute, Staphiropoulos fut ficelé comme un saucisson.

Se tournant alors vers le grand détective, respectueusement, Walton lui demanda :

— Puis-je me permettre de vous demander, Sir, quel est cet individu ?

James Nobody eut un singulier sourire, puis d'une voix qu'amplifiait la joie du succès, il répondit :

— *Qui il est ?*

Le « COUPEUR DE TÊTES », tout simplement.

— Cela, il faudra le prouver ? éructa Staphiropoulos.

Sans mot dire, James Nobody se dirigea vers la vitrine, y cueillit quelques étiquettes et pancartes dactylographiées destinées à souligner la valeur ou l'importance des objets exposés, et revenant vers le bandit, il la lui plaça sous les yeux.

Puis, d'une voix mordante, il lui déclara :

— *Quand*, — avant d'assassiner les gens, — *on les en informe en leur adressant une note « tapée » à la machine à écrire, il est bon de veiller à ce que la machine soit intacte.*

« C'est ce que, précisément, vous n'avez pas fait ; et c'est ce qui me permet de dire que, en omettant de prendre cette élémentaire précaution, c'est vous-même qui avez signé votre propre arrêt de mort ! »

Alors, ce fut l'aveu...

— *Herr Gott, Sakrament !* s'écria l'antiquaire, furieux ; *j'avais tout prévu, sauf cela !*

Ce à quoi, plus calme que jamais, James Nobody répondit :

— Tiens, tiens ! Voilà qui est curieux, par exemple ! Je ne savais pas qu'en Grèce, ON PARLÂT AUSSI BIEN ALLEMAND...

Et, rivant ses yeux sur les yeux du Boche, qui venait de se livrer d'une façon aussi stupide, sèche-ment, le grand détective lui demanda :

— *Au fait ! Qui êtes-vous et comment vous appelez-vous ?*

D'une voix altérée par la colère et, après lui avoir lancé un coup d'œil de défi, le pseudo antiquaire rauqua :

1 — Terme d'argot policier. « Servir » quelqu'un, c'est l'arrêter.

— *Cela, vous ne le saurez jamais !*

Il est bien évident que s'il avait su à qui il avait affaire, le bandit se serait bien gardé de faire une réponse pareille.

— Fort bien ! déclara James Nobody.

Et, s'adressant aux inspecteurs qui, impassibles, avaient assisté à la scène qui précède, il leur dit :

— *L'homme que voilà a commis vingt et un assassinats et bon nombre d'autres méfaits, qu'il vient d'avouer implicitement.*

« *Il est donc indigne de pitié.*

« *De plus, s'il était traduit devant un tribunal, il serait très certainement condamné à mort.*

« *Puisqu'il refuse de parler devant nous, il est évident qu'il ne parlera pas plus devant un juge d'instruction.*

« *Cela étant, il est parfaitement inutile de l'incarcérer, ce qui n'aurait d'autre résultat que de grever inutilement le budget, car, fatalement, c'est aux frais de l'État qu'il serait logé et nourri pendant sa détention préventive.*

« *Mieux vaut donc nous en débarrasser immédiatement. De cette façon, chacun y trouvera son compte.* »

Terrifié, le Boche hurla :

— Vous n'avez pas le droit d'agir ainsi ! C'est contraire à la loi ! Je proteste !

James Nobody haussa les épaules et, sans plus s'occuper de lui que s'il n'existait pas, il poursuivit :

— *Je décide donc, en vertu des pleins pouvoirs qui m'ont été conférés par S. E. Lord Addendy, Haut Commissaire britannique au Caire, que cet individu sera immédiatement passé par les armes.*

« *Mais, comme il importe qu'il disparaisse sans laisser de traces, vous allez le descendre au sous-sol et, si dans cinq minutes exactement, il ne « s'est pas mis à table »⁽¹⁾, vous le mettrez au mur et vous l'abattrez à coups de revolver.*

« *C'est bien compris, n'est-ce pas ?* »

— C'est compris, Sir, répondirent-ils d'une seule voix.

Et, immédiatement, empoignant le Boche qui par les épaules, qui par les jambes, ils se mirent en mesure d'obéir.

— *Vive l'Allemagne !* hurla le prisonnier, tandis qu'on le descendait au sous-sol...

— *Cela te fait une belle jambe*, ricana l'un des policiers, tout en tirant de sa poche son browning ; *car, tandis que « vivra l'Allemagne », toi, tu « bouffe-*

ras des pissenlits par la racine ».

Le bandit fut-il refroidi par cette douche ?

Nul ne le saura jamais, sans doute.

Toujours est-il que, sa superbe soudain disparue, d'une voix apeurée il murmura :

— *C'est une plaisanterie, n'est-ce pas ? Vous n'allez pas me tuer !*

— *Une plaisanterie !* riposta un autre policier. *Tu n'as donc pas reconnu le chef ?*

— Je ne pouvais pas le reconnaître, puisque je ne l'avais jamais vu.

— *Peut-être ! Mais, sans doute, en as-tu déjà entendu parler ?*

— Comment s'appelle-t-il ?

— JAMES NOBODY !

A l'énoncé de ce nom, le Boche tressaillit, et devint horriblement pâle...

— *Vous me jurez*, demanda-t-il à ses gardiens, *que l'homme qui est demeuré là-haut est bien James Nobody ?*

Les policiers se mirent à rire et l'un à entre eux, se faisant l'interprète de ses camarades, répondit :

— *En connais-tu beaucoup, antiquaire de mon cœur, qui, en moins de vingt-quatre heures, soient de taille et réussir un coup pareil ?*

— C'est « *chuste* » ! reconnut le bandit.

Et, sans hésitation aucune cette fois, il ajouta :

— Vous pouvez aller lui dire que, me reconnaissant en état d'infériorité ; je me résigne à avouer...

Mais, à une condition...

— *Laquelle ?* demanda le grand détective, qui penché sur la rampe de l'escalier, avait observé en silence la scène qui précède.

— Étant d'origine noble, déclara le Boche en dressant les yeux vers lui, je demande, — au lieu d'être pendu, — à être fusillé.

— *Accordé !* répondit James Nobody. Mais, connaissant les Allemands mieux que quiconque, il ajouta :

— A la stricte condition, bien entendu, que vous ne me dissimuliez rien de la vérité ; car, dans le cas contraire, je n'hésiterais pas une seconde à vous faire pendre haut et court...

Nullement rassuré, le Boche lui lança un coup d'œil où se lisaient la haine et la crainte.

— *Tiuple !* murmura-t-il, c'est qu'il n'a pas l'air de plaisanter.

De nouveau, les policiers se mirent à rire...

— Je pense bien ! répondit l'un d'entre eux,

1 — Locution policière qui veut dire : avouer.

James Nobody est un type dans le genre de Snowden : il rit toutes les fois qu'il lui tombe un œil...

Ce qu'ayant entendu — et compris, — le Boche se « mit à table »...

VIII

Où James Nobody découvre le secret du Fellah et ce qui s'ensuit..

Après avoir fait clore le magasin, sur la devanture duquel un inspecteur posait une étiquette spécifiant qu'il était « fermé pour cause d'absence », James Nobody se tourna vers le pseudo-antiquaire et, sèchement, lui dit :

— Je vous écoute, mais, conformément à la loi, j'ai le devoir de vous informer que tout ce que vous allez dire pourra être retenu contre vous⁽¹⁾.

— Je le sais, répondit le Boche, qui poursuivit aussitôt

— *Mon nom véritable est Wolfram von Meintz, je suis Allemand et j'appartiens à la centrale d'espionnage de Tanger, laquelle a juridiction sur l'Afrique du Nord, la Tripolitaine, le Maroc et l'Égypte, et dont le chef est M. le conseiller privé Julius Marresmann.*

« Aussitôt après l'armistice, supposant avec raison que l'Égypte, — étant données toutes les preuves de dévouement qu'elle avait données à l'Angleterre au cours des hostilités, — ne tarderait pas à réclamer l'exécution des promesses que lui avait faites cette dernière et qui, pour elle, équivalaient à l'indépendance, M. Julius Marresmann me détacha au Caire pour y surveiller les événements et, au besoin, pour les faire naître.

« C'est alors que pour mieux entrer en contact avec l'élément égyptien de la population, je m'établis antiquaire, ce qui m'offrait l'inappréciable avantage de circuler partout en m'adressant à tous, sans, pour cela, éveiller la méfiance de la police.

« Que vous dire de plus que vous n'avez déjà compris ?

« En effet, à peine étais-je installé ici depuis un an, que, déjà, on me considérait dans les milieux nationalistes comme un ami véritable, et on y déplorait que ma qualité d'étranger ne me permit pas de m'af-

filier au Wafd, dont, grâce à ma culture générale et à mes qualités d'initiative, je serais devenu l'un des chefs les plus en vue.

« Quoi qu'il en soit, me tenant pour un commerçant authentique, mes nouveaux amis ne manquaient pas de me signaler les affaires qu'ils jugeaient être de nature à m'intéresser, tant et si bien que, sous leurs auspices, j'eus tôt fait de réaliser une fortune considérable, ce qui, me permit de financer en partie leur mouvement en faveur de l'indépendance.

« C'est sur ces entrefaites, et sans m'y attendre le moins du monde, que je découvris que, à côté du Wafd, opérant dans son ombre, existait une autre société, — secrète, celle-là, — mais tendant au même but par d'autres moyens, et qui avait pour chef un individu que ses affiliés appelaient « le FELLAH ».

« Encore qu'on ignorât d'où il tirait ses ressources, le « Fellah » paraissait posséder une fortune immense dont il avait fait deux parts, semblait-il, l'une étant employée à secourir ses coreligionnaires dans la détresse, l'autre à fomenter des troubles incessants contre les Anglais.

« C'est en vain que la police politique, tenue en perpétuelle alerte par ses agissements, s'efforça de percer son incognito.

« Moi, j'y parvins. »

« Un soir, en effet, tandis que je soupais à Edfou en compagnie d'un indigène du nom de Ahmed el Hassani et de deux individus que nous sûmes plus tard être des policiers, je... »

— Ce souper eut lieu à la villa « Tefkirah », chez M. Jean du Fourest, n'est-il pas vrai ? précisa James Nobody.

Von Meintz jeta un coup d'œil surpris au grand détective...

— Comment ! s'étonna-t-il ; vous êtes au courant de cela ? »

— Parbleu ! répondit notre ami, qui poursuivit :

— Je sais même que, au lieu de demeurer là, afin de prêter main-forte, le cas échéant, à M. Jean du Fourest et à nos infortunés camarades Albert Simmons et Nat Browns, courageusement... vous vous êtes enfui, en compagnie de Ahmed el Hassani

Le Boche eut un singulier sourire... ,

— Oh ! fit-il, sur un ton dégagé, nous n'allâmes pas bien loin. La preuve en est que quand Albert Simmons abattit d'un coup de poing en pleine figure Ali ben Moussah, c'est Ahmed el Hassani et moi qui l'arrachâmes à leurs griffes.

1 — En Angleterre, cette déclaration est obligatoire et fait partie du protocole des arrestations.

— Étiez-vous donc de connivence avec lui ? demanda le grand détective.

— Moi, non ! répondit Wolfram von Meintz. Ahmed el Hassani, oui !

— Pourquoi cela ?

— *Pourquoi cela ? fit le Boche, mais tout simplement parce que Ali ben Moussah N'ÉTAIT AUTRE QUE LE « FELLAH », et qu'il n'avait pas de plus fidèle ni de plus obéissant serviteur que Ahmed el Hassani.*

Un murmure de stupéfaction s'échappa des lèvres des policiers qui, appartenant tous à la « brigade du chef », avaient tous été chargés de rechercher le redoutable agitateur qu'était le « Fellah ».

James Nobody lui-même ne put s'empêcher de tressaillir...

— Comment avez-vous appris cela ? s'exclama-t-il.

— *Je l'ai appris tout naturellement,* répondit von Meintz. *En effet, ayant réussi à soustraire le Fellah aux recherches des policiers, force nous fut bien de le mettre en lieu sûr.*

« *C'est alors que Ahmed et Hassani me révéla que dans les ruines du temple d'Edfou existait une crypte secrète où, toutes les semaines, du vendredi au lundi, Ali ben Moussah et ses principaux affiliés se rencontraient pour examiner la situation politique et prendre les dispositions qui s'imposaient.*

« *Il me proposa donc de transporter le « Fellah » dans cette crypte, ce à quoi j'acquiesçai aussitôt.* »

« *Nous y fûmes accueillis par une vingtaine de Soudanais à l'air farouche et à, l'attitude décidée qui, en termes véhéments, reprochèrent à Ahmed el Hassani de m'avoir révélé le secret de cette retraite et qui, sur l'ordre de l'un d'entre eux, se précipitant sur moi, m'entraînèrent dans un réduit obscur où, après m'avoir couvert de chaînes, ils m'enfermèrent à double tour.*

« *J'y demeurai pendant deux jours, maudissant mon infortune et me reprochant amèrement d'avoir cédé aux sollicitations d'Ahed el Hassani.* »

— Qui donc vous délivra ? interrompit James Nobody.

— *Ce fut Ali ben Moussah lui-même,* répondit von Meintz, *mais il le fit de si mauvaise grâce et avec de telles menaces que, loin de lui en savoir gré, je me promis de me venger cruellement de lui.*

« *Me montrant, en effet, le corps décapité d'El Hassani, le « Fellah » me dit :*

— « Pour avoir trahi son serment et vous avoir introduit ici, Ahmed el Hassani a subi le sort que nous réservons aux traîtres.

« Tel est le sort qui vous attend si, par malheur, vous révélez le secret que, malgré vous, vous avez appris.

« L'issue par laquelle on vous a introduit ici a été rendue impraticable. Il est donc inutile que vous cherchiez à la découvrir. D'ailleurs, désormais, mes hommes vous surveilleront étroitement et ils vous tueront sans pitié à la « moindre incartade de votre part.

« Quoi qu'il en soit, j'ai décidé de vous rendre la liberté. Sachez en profiter, et veillez à ne plus vous trouver sur ma route.

« L'heure de l'action est venue et nous allons apprendre, aussi bien aux traîtres qui figurent, dans nos rangs qu'aux Anglais maudits, que nous sommes décidés à mettre enfin un terme à leurs exactions. »

« *C'est sur ces derniers mots que nous nous quittâmes.*

« *Il me fit bander les yeux et deux de ses hommes me reconduisirent à l'extérieur du temple au seuil duquel ils m'abandonnèrent.*

« *Comme bien vous pensez, je partis sans demander mon reste...* »

— Que se passa-t-il ensuite ? insista James Nobody, vivement intéressé.

— *Pendant plusieurs mois, je n'entendis plus parler du « Fellah », quand, un beau jour, je le crus entrer dans mon magasin.*

« *Encore que je ne m'attendisse nullement à sa visite, je ne témoignai aucune surprise et, me portant à sa rencontre, je lui demandai, comme s'il se fut agi d'un client quelconque, ce qu'il désirait.*

« *Il ferma soigneusement la porte, et me demanda :*

— « Sommes-nous seuls ici, et personne ne « peut-il nous entendre ? »

« *Je lui en donnai l'assurance et, aussitôt, il poursuivit :*

« Je sais qui vous êtes, Monsieur von Meintz, « et je sais également que vous employez vos loisirs à espionner pour le compte de l'Allemagne. »

« *Très troublé par ce préambule, je ne songeai même pas à protester, — car, s'il me tenait, je le tenais également, — et je me bornai à lui répondre :*

— « En quoi cela vous regarde-t-il ?

« Cynique, il me répondit :

— « Comme vous avez observé fidèlement l'ac-

cord intervenu entre nous, il n'entre nullement dans mes intentions de mêler de vos affaires, à la condition, bien entendu, que vous acceptiez les propositions que je viens vous faire.»

— «*Quelles sont-elles ?* lui demandai-je.

— «La police anglaise, me répondit-il, vient de capturer les deux agents par le truchement esquels j'expédiais à l'étranger, pour les y vendre, certaines antiquités égyptiennes que je suis seul à posséder.»

— «*Et alors ?* insistai-je.

— «Alors, je viens vous demander, me déclara-t-il, de vouloir bien vous charger de ce soin à l'avenir.»

«Puis longuement, il m'exposa tous les bénéfices que je pourrais éventuellement retirer de cette affaire.

«Ils étaient d'une importance telle, en effet, que je ne pus qu'accepter sa proposition.

«Un refus m'eût d'ailleurs exposé à certains risques que je ne voulais courir à aucun prix, puisque, dans tous les cas, soit qu'il se lut ut agi d'une dénonciation dans toutes les règles, soit d'un assassinat pur et simple, ma mort s'en serait suivie.

«D'autre part, la surveillance dont j'étais l'objet de la part des séides du «Fellah» m'interdisait tout espoir de fuite.

«En effet, depuis le moment où, sur l'injonction du «Fellah», j'avais été chassé du temple à Edfou, je m'étais rendu compte que je ne pouvais faire un pas dans la rue sans être suivi par des affiliés d'Ali ben Moussah.

«La surveillance exercée contre moi fut de tous les instants et, qu'il s'agit du jour ou de la nuit, je ne pus m'y soustraire.

«Sur moi étaient constamment braqués des yeux qui analysaient le moindre de mes gestes et qui épiaient tout ce qui se passait autour de moi.

«Je vais vous en donner une preuve tangible.

«Mon commerce, vous le savez sans doute, m'oblige à être en relations constantes avec le service khédivial des Antiquités égyptiennes; car, s'il m'est permis de vendre au premier venu de soi-disant antiquités, ce n'est que, à la condition formelle que je puisse, facture en main, démontrer audit service que ces antiquités sont «Made in Germania».

«Si je m'étais avisé de vendre des objets non truqués, c'est-à-dire des objets provenant véritablement des trésors récemment découverts dans les temples de la Haute ou de la Basse-Égypte, j'aurais

immédiatement été incarcéré.

«Or, un jour, tandis que j'allais au Ministère des Beaux-Arts où est installé le service en question, pour y solliciter l'autorisation de vendre tout un lot de statuettes, de vases sacrés, de papyrus et de sarcophages que je venais de recevoir de Berlin, deux fellahs se dressèrent devant moi et m'interdirent formellement de pénétrer à l'intérieur du ministère.

— *Pourquoi cela ?* demandai-je, surpris..

— *Parce que, me répondit l'un d'entre eux, redoutant une dénonciation de ta part, relativement au secret que tu as surpris à Edfou, le cheft'interdit formellement d'entretenir des relations avec les gens du ministère.*

— *Ce que vous faites là est complètement idiot, leur fis-je remarquer, car, si j'avais voulu livrer ce secret aux autorités égyptiennes, rien n'aurait été plus facile pour moi que de leur adresser une lettre anonyme.*

«Ils eurent un sourire cynique, et ils m'apprirent alors que, soit qu'elle provint de moi, soit qu'elle m'ait été adressée par d'autres, toute ma correspondance était lue par le «Fellah».

«Cette nouvelle qui, sur le moment, m'atterra, fut l'une des causes qui m'incitèrent à m'entendre avec Ali ben Moussah.

«J'acceptai donc et, dès le lendemain, mon magasin fut encombré par les antiquités égyptiennes, arabes, coptes et soudanaises que m'expédia le «Fellah».

«C'étaient là des pièces merveilleuses, uniques, qui, pour la plupart, furent acquises par les musées et qui nous rapportèrent, au «Fellah» et à moi-même, des sommes énormes.

«Ainsi que convenu, nous partageâmes loyalement le produit de ces ventes. Mais, ce qui n'était pas convenu, c'est que le «Fellah» s'installât, pour ainsi dire, à demeure chez moi, soit pour y faire sa correspondance, laquelle – était copieuse, soit pour y recevoir ses amis et connaissances.

«Il ne s'en fit pas faute, cependant, et, bien malgré moi, je dus me soumettre à cette nouvelle exigence..

C'est alors que commença la série des crimes commis par lui et qui firent qu'on le surnomma, — ce dont il était très fier, d'ailleurs, — le «COUPEUR DE TÊTES».

«Comme bien vous le pensez, je vivais dans les transes, car je m'attendais à ce qu'il fût arrêté à tout instant, ce qui, étant données nos relations, eût amené le police à mettre le nez dans mes affaires.

« C'est pourquoi, dès que j'appris que Miss Arabella Folstromp qui, autrefois, avait été ma maîtresse, mais qui, après m'avoir abandonné, était entrée dans la police, avait été chargée par cette dernière à une enquête officieuse, je m'empressai de la mettre au courant des faits et gestes du « coupeur de têtes ».

Elle en rendit compte à un de ses amis, un nommé Sam Webley qui, paraît-il, était le secrétaire du chef de la sûreté du Caire et qui, aussitôt, dans le plus grand secret, se mit sur l'affaire.

« Mais il s'y prit de telle façon et commit tant de bourdes que Ali ben Moussah finit par apprendre — il y a de cela quatre jours, — ce qui se tramait contre lui.

« Fort heureusement pour moi, s'il avait eu vent du complot, il ignorait encore, comment et par qui, il avait été fomenté.

« D'autre part, j'avais appris d'une autre source ; que mon arrestation suivrait de peu celle de Ali ben Moussah, et que cette arrestation serait effectuée par Sam Webley et Miss Arabella eux-mêmes qui comptaient, par ce magnifique « doublé », s'imposer à l'attention de leurs chefs.

« Outré de cette félonie, je résolus d'agir et de me débarrasser d'un seul coup de Sam Webley et de Miss Arabella Folstromp, qui m'avaient trahi, et de Ali ben Moussah, qui s'appropriait à suivre leur exemple.

« C'est pourquoi, hier au soir, je les invitai à souper, et... »

James Nobody l'interrompit...

— Et c'est pourquoi, fit-il, — les ayant anesthésiés au cours de ce souper, vous les avez conduits chez Ali ben Moussah où vous leur avez coupé la tête.

— Je le reconnais ! déclara Wolfram von Meintz, mais, de votre côté, reconnaissez que j'étais en état de légitime défense.

James Nobody eut un sourire...

— C'est là, déclara-t-il, une façon bien germanique de concevoir les choses, mais je doute fort que ceux qui auront à se prononcer sur votre sort ultérieur admettent ce point de vue.

Et, sans plus insister, le grand détective donna au brigadier Walton des instructions pour que fût incarcéré, non à la prison civile, mais bien à la citadelle, le pseudo-antiquaire.

Puis, sans désespérer, il entreprit de vérifier certaines des allégations de Wolfram von Meintz.

Celui-ci, en effet, me venait-il pas de prétendre que le « coupeur de têtes » ce n'était pas lui, mais

bien Ali ben Moussah ?

La perquisition qu'il effectua aussitôt chez le pseudo-antiquaire lui apporta immédiatement la preuve du contraire, car, dans le sous-sol de la boutique, il découvrit, au fond d'une caisse, l'arme qui lui avait servi à commettre tous ses crimes, c'est-à-dire un sabre turkmène, pareil en tous points à ceux dont se servaient, au siècle précédent, les mamelouks de ce maître souverain de l'Égypte que fut Ali bey...

De plus, dans une autre caisse, il découvrit, plongées dans du sel, les trois têtes des dernières victimes du forban, c'est-à-dire les têtes d'Ali ben Moussah, de Sam Webley et de Miss Arabella.

Enfin, dans un compartiment secret du coffre-fort appartenant à Wolfram von Meintz, il trouva un carnet sur lequel ce dernier avait noté, au fur et à mesure qu'il les avait commis, les crimes odieux dont il s'était rendu coupable.

Longuement, James Nobody compulsait ce carnet ; mais ce ne fut pas sans frémir, car, tout au long des pages, il n'y était question que de meurtres, de pillages et d'assassinats.

La nomenclature des objets volés à Edfou, à Thèbes, à Memphis et dans la vallée des Rois, par Ali ben Moussah, s'y étalait complète, avec, en regard de chaque objet vendu par Wolfram von Meintz, le nom de l'acquéreur, ce qui permit plus tard de les récupérer en partie.

Plus loin, James Nobody y découvrit des cascades de chiffres.

C'étaient les comptes en banque de l'Allemand.

Ils furent bloqués le jour même...

Aussi, quand, le soir venu, James Nobody se rendit à la Résidence pour rendre compte au maréchal Lord Addendy du résultat de la mission qu'il avait bien voulu lui confier, possédait-il entre les mains toutes les preuves qu'il comptait utiliser pour appuyer ses dires.

Sans un mot, sans un geste, mais visiblement ému, le Haut Commissaire écouta le lumineux exposé que lui fit le grand détective.

Quand James Nobody eut achevé, c'est en termes singulièrement chaleureux et profondément émouvants, qu'il le remercia d'avoir débarrassé l'Égypte de ce fléau qu'était le « coupeur de têtes » dont il s'avérait la huitième plaie.

Puis, décidé à interroger lui-même le bandit, en compagnie de James Nobody, il se rendit à la citadelle...

Placé en présence des preuves découvertes par le grand détective, il fit des aveux complets...

Mais, loin de manifester le moindre regret, c'est avec une sorte de sadisme qu'il revendiqua la responsabilité des crimes et des méfaits qu'il avait commis.

C'est profondément écœurés que les deux hommes quittèrent la citadelle...



C'est là que quelques jours plus tard Wolfram von Meintz fut passé par les armes, en présence de James Nobody et des inspecteurs Nat Browns et Albert Simmons, que Bob Harvey et Harry Smith avaient miraculeusement découverts dans la crypte secrète d'Edfou où on les détenait comme otages.

Peut-être vous conterai-je quelque jour, — l'occasion aidant, — comment Bob Harvey et Harry Smith parvinrent à délivrer leurs camarades.

Qu'il vous suffise de savoir pour l'instant qu'ils y eurent quelque peine et que, simultanément, ils mirent la main sur le trésor immense accumulé par les prêtres d'Edfou, au cours des siècles, dans la crypte secrète, et grâce auquel le «Fellah» entretenait l'agitation révolutionnaire en Égypte.

L'autel du dieu qui se trouve actuellement au Musée des Antiquités du Caire, se trouva parmi le butin qu'ils firent en cette circonstance mémorable.

Du coup, le Wafd fut mis hors de cause, ce qui n'était que justice.

Comment aurait-on pu, en effet, lui reprocher des crimes qu'il n'avait pas commis ?

Certains s'y essayèrent pourtant, — *en politique la mauvaise foi n'est-elle pas de rigueur ?* — Mais ils avaient compté sans James Nobody, lequel, sans s'occuper s'ils appartenaient ou non au «*Colonial Office*», eut tôt fait de remettre les choses au point, et les gens à leur place.

Et, comme un haut fonctionnaire lui demandait pourquoi, lui, Anglais, prenait ainsi la défense du Wafd, d'un mot, il le contraignit au silence...

— Il est possible, déclara-t-il, que l'occupation de l'Égypte soit une nécessité politique, elle n'en demeure pas moins une monstruosité morale.

« Et c'est précisément parce que je suis Anglais, que je déplore un état de choses que, en aucune cas, ne supporterait un Anglais.

« Bien mieux, si j'étais Égyptien, je vous donne ma parole que je n'appartiendrais pas à un autre parti que le Wafd, auquel, par cela même qu'il a osé proclamer que, *contre l'oppression, l'insurrection est le premier des devoirs*, vont toutes mes sympathies. »

Et, comme on se récriait, il ajouta :

— Quoi qu'il en soit, j'affirme sur l'honneur que le Wafd n'est en rien responsable des crimes qu'a commis Wolfram von Meintz :

« Par cela même qu'il est le nombre, il est la force ; or, quand on est fort, point n'est besoin d'être méchant pour vaincre... »

C'était la logique Même...

Aussi, James Nobody finit-il par convaincre tous ceux que n'aveuglaient pas leurs passions.

Il n'eut contre lui que ceux qui, faisant passer leur intérêt particulier avant l'intérêt général, ne voulurent pas se rendre à l'évidence.

Mais, de cela, il n'eut cure...

C'est en paix avec sa conscience, et fier d'avoir accompli son devoir que, aussitôt ses vacances terminées, il rentra à Londres où, son dernier exploit étant déjà connu, il fut accueilli avec sympathie, sinon avec admiration, par ses chefs, ses égaux et ses subordonnés.

Il n'en fut pas plus fier pour cela...

Et, c'est avec le calme d'une conscience tranquille que, dès le lendemain, il se remit à sa tâche, dont il n'est guère de plus belle au monde, puisqu'elle consiste uniquement à servir la justice et à faire respecter le droit...

CH. LUCIETO

LA GUERRE DES CERVEAUX



EN MISSIONS SPÉCIALES (1926)

LA VIERGE ROUGE DU KREMLIN (1927)

LIVRÉS À L'ENNEMI (1928)

LE DIABLE NOIR (1928)

L'ESPION DU KAISER (1929)

LA TRAGIQUE AFFAIRE DE BULLWAY CASTLE (1929)

SAMPIERRO, GENTILHOMME CORSE (1930)

LES PIRATES DE LA JADE (1931)

L'ESPIONNE AUX MAINS SANGLANTES (1931)

LE MYSTÈRE DE MONTE-CARLO (1932)

LA BRIGADE DES LOUPS (1932)

Ouvrage posthume

TEDDY LEGRAND (PIERRE MARIEL)

LES SEPT TÊTES DU DRAGON VERT (1933)



Chaque volume, broché **12 fr.**

On retrouvera toutes nos publications sur le site :
[http ://the-savoisien.com/](http://the-savoisien.com/)